L'Initiation

Revue philosophique indépendante des Hautes Études



Hypnotisme, Force psychique
Théosophie, Kabbale
Gnose, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes

15e VOLUME. — 5me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 8 (Mai 1892)

RÉDACTION :
29, rue de Trévise, 29
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *militarisme* et la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 50 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement le 15 de chaque mois et compte déjà trois années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

Principaux Rédacteurs et Collaborateurs de *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. Ch. Barlet. S.·. I.·. ℵ — Stanislas de Guaita. S.·. I.·. ℵ — Julien Lejay, S.·. I.·. ℵ — George Montière, S.·. I.·. ℵ — Papus, S.·. I.·. ℵ.

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Abil-Marduk. — Aleph. — Le F.·. Bertrand 18e.·. — René Caillié. — A. C. Tshéla. — Camille Chaigneau. — Chimua du Lafay. — G. Delanne. — Delézinier. — Jules Doinel. — Fabre des Essarts. — Jules Giraud. — Horace Lefort. — L. Lemerle. — Donald Mac-Nab. — Marcus de Vèze. — Lucien Mauchel. — Napoléon Ney. — Eugène Nus. — Horace Pelletier — Philophôtes. — G. Poirel. — Quærens. — Raymond. — A. Robert. — A. de Rochas. — Rouxel. — H. Sausse. — Paul Sédir. — Selva. L. Stevenard. — Pierre Torcy. — G. Vitoux. — F. Vurgey. — Henri Welsch. — Oswald Wirth.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

Maurice Beaubourg. — E. Goudeau. — Manoël de Grandford. — Jules Lermina. — L. Hennique. — R. de Maricourt. — Catulle Mendès. — Emile Michelet. — George Montière. Léon Riotor. — Saint-Fargeau. — Ch. de Sivry. — Ch. Torquet.

4°

POÉSIE

Ed. Bazire. — Ch. Dubourg. — Rodolphe Darzens. — R. de Maricourt. — Paul Marrot. — Robert de la Villehervé.

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

SOCIÉTÉ D'ETUDES THEORIQUES ET PRATIQUES DES FORCES ENCORE NON DÉFINIES DE LA NATURE ET DE L'HOMME

Membres. — Les membres ne payent ni cotisation, ni droit d'entrée. Tout abonné de l'*Initiation* ou du *Voile d'Isis* reçoit sa carte de membre associé sur sa demande.

Quartier Général. — La Société comprend 22 Groupes d'études théoriques et pratiques au Quartier Général, 29, rue de Trévise, Paris.

De plus, une Bibliothèque, une salle de lecture, une salle de conférences, pouvant contenir 200 auditeurs, et une librairie existent au Quartier Général.

Branches. — Des branches de *Groupes Indépendants d'études ésotériques* sont établies en France et à l'Étranger

Le Groupe compte actuellement : 21 branches règulières en France, 30 branches à l'Étranger et 23 correspondants dans les centres qui ne possèdent pas encore une Branche régulière.

Journaux. — *Propagande.* — Outre les volumes édités par la Librairie, le Groupe possède comme organe de propagande :

L'Initiation (revue mensuelle). — *Le Voile d'Isis* (journal hebdomadaire). — *Psyché* (revue mensuelle d'art et de littérature). — *La Bibliographie de la Science Occulte* (bulletin trimestriel). — De plus : *The Ligth of Paris* (journal hebdomadaire), imprimé en anglais vient d'être créé comme organe de la *Bibliothèque internationale des Œuvres des femmes*, destiné à faire la propagande de l'occultisme dans les pays de langue anglaise.



PARTIE INITIATIQUE

L'Astrologie

« *Mens agitat molem et magno se corpore miscet* ».

Honoré Lecteur,

Princesse déchue d'un règne bien des fois séculaire et plein d'éclat, je viens solliciter, pour les quelques instants qui sont accordés ici à ma voix oubliée, ta bienveillante attention et l'impartialité de ton jugement. Peut-être ce simple appel sera-t-il assez heureux pour éveiller ta sympathie et t'apporter quelque profit.

Car ma dignité n'a coutume de mendier aucun suffrage au profit d'une ambition déchue ; si je sors de la retraite où se complaisent mes vastes méditations, c'est dans l'espoir que ta science positive, dont j'applaudis sincèrement le triomphe malgré son ingratitude, est assez avancée maintenant pour que je puisse lui rendre de nouveaux services.

Garde-toi, tout d'abord, de me confondre avec la foule des imposteurs qui ont usurpé ma puissance dès que la Providence et le Destin ont voulu l'affaiblir.

Mon nom même est méconnu aujourd'hui. Au temps où il n'était prononcé qu'avec respect par les lèvres les plus savantes et les plus saintes, il ne signifiait rien autre chose que la *Sciences des astres*, c'est-à-dire de l'Univers.

Elle était alors déléguée à une hiérarchie de trois sacerdotes chargés l'un de *l'Astronomie*, l'autre de *l'Astrologie naturelle*, et le troisième de *l'Astronomie judiciaire* ou *horoscopie*. C'est cette dernière, à peine connue de toi par quelques fragments sans âme, que tu prends à tort pour l'expression de ma science; elle n'en constituait réellement que la moindre part, subordonnée aux deux autres.

Apprends du reste que cette astrologie judiciaire ne s'exerçait que pour les grands desseins, en vue du gouvernement des peuples ; mes usurpateurs, qui l'ont abaissée au service des passions individuelles ou de leur cupidité, ont été punis de ce sacrilège par l'ignorance que l'on m'impute injustement.

On t'a dit, en effet, que j'ignorais les lois fondamentales que ta Science positive se flatte avec raison d'avoir retrouvées; tu vas en juger :

Je néglige le reproche d'avoir fait de la Terre le centre de l'Univers; Platon, Pythagore, les Védas suffisent à t'attester que pas un de mes sanctuaires n'était coupable de cette grossière erreur. Mais chargée d'instruire les Hommes de leur union avec l'Univers, c'est du point de vue de leur séjour que j'avais à le dépeindre ; c'est tout ce que j'ai fait, ma perspective était terrestre, ma science céleste.

Je te dirai d'abord ce qu'étaient ces huit sphères

invoquées comme une nouvelle preuve de mon ignorance. Nous les enseignions en récitant à mes disciples le chemin parcouru par l'âme humaine de la Terre aux Cieux; voici par quelles étapes.

Vois cette âme détachée, à grand peine souvent, des entraves du corps terrestre; son premier pas la porte à la surface de la sphère d'action de la planète; là où celle-ci retient son satellite, sans pouvoir cependant l'attirer jusqu'à soi. Ici, sur la lune, à l'ombre des rayons solaires, l'âme, après un long repos, devient enfin capable d'affronter avec sa lumière les formidables courants d'éther cosmique, qui, au-delà de l'espace terrestre, transportent la vie dans l'univers; notre atmosphère sublunaire les amortit dans sa réfraction pour les transformer en nos agents physicobiologiques, chaleur, lumière, électricité.

Avant de s'y livrer, l'âme apprend à les connaître, d'abord par la perception du centre auquel se rapportent les spirales de ce courant redoutable. Incapable cependant encore de pénétrer jusqu'à lui, elle ne le connaît que par ses effets, en explorant les couches, ou sphères d'action qui la séparent de lui ; à savoir celles de Mercure et de Vénus.

C'est assez pour qu'elle perçoive la subordination de ces planètes à leur centre commun qu'elle connaît mieux à présent. Elle pourra dès lors percevoir son action sur la Trinité des sphères supérieures analogues à celles qu'elle vient d'étudier.

Tu dois comprendre par là dans quel ordre j'ai dû considérer presque continuellement les astres errants

dont s'occupe ma science. Au point de vue de l'âme humaine, cet ordre est :

☾ ☿ ♀ — ⊙ — ♂ ♃ ♄

Il signifie : 1° Sortie de la Terre par la Lune ; 2° Etude de la trinité des sphères : Mercure, Vénus Terre ; et par elles, de son centre : le Soleil ; 3° Perception complémentaire de la Trinité de sphères supérieures : Mars, Jupiter, Saturne.

Je n'ai pas le loisir de t'expliquer ici comment leurs conditions physiques justifient les caractères que j'attribue à ces planètes ; deux me suffisent à te les indiquer ; c'est l'enfant Mercure, livré aux ardeurs curieuses de la science, et le vieillard Saturne, qui, instruit par une énorme suite de siècles, mesurant leurs cycles, élève du Destin, tourne, à l'abri de l'anneau qui l'isole de notre monde, ses sages et prudentes méditations vers les profondeurs de l'infini qu'il aborde. Tu sais assez si la cosmologie de tes astronomes justifie ces deux âges.

La considération des distances, des densités, et surtout des inclinaisons variées des axes, qui modifient si profondément les conditions d'existence, te fourniront d'autres caractères ; je ne m'attacherai qu'à un seul qui intéresse l'ensemble ; c'est celui de la division de nos planètes en deux ternaires si nettement partagés par l'espace qui sépare Mars de la Terre, exprimés précisément, du reste, par votre loi de Bode.

Nous avons reconnu dans la variété de ces deux

ternaires l'analogie de leur série : et nous l'avons exprimée en les mêlant, comme ils le sont par la nature, dans les jours de la semaine dont tu connais assez l'ordre (le Soleil, centre commun, étant en tête) :

☉, ☾ ♂, ☿ ♃, ♀ ♄.

C'est dans ce même ordre que l'âme humaine, quand elle s'élance enfin de la surface lunaire, parcourt notre monde, en revenant, à chaque bond, prendre pied pour ainsi dire vers le centre solaire auquel elle se trouve si fortement liée.

Mais je te vois prêt à m'objecter comme une grossière erreur encore, le nombre de mes astres errants, et par là, à ce que tu penses, à improuver tout l'ensemble de mes assertions : Tes astronomes ne viennent-ils pas de découvrir Uranus et Neptune dont je n'ai point parlé ?

Garde-toi, cependant, d'un jugement précipité ! Examine attentivement ces astres nouveaux. Tes maîtres en science positive ne t'ont-ils pas dit que les satellites d'Uranus et de Neptune, et très probablement aussi ces planètes mêmes, ont un mouvement de rotation exactement inverse de celui de tout le système, démentant formellement les prévisions les plus accentuées de Laplace ? Tes maîtres n'en ont-ils pas conclu aussi que ces deux planètes se sont formées aux dépens d'un anneau qui a entouré, sans le toucher le système des autres planètes, tandis que celles-ci n'ont cessé de faire un tout compact, solidaire où Mercure est le dernier né, et Saturne le premier ?

Au delà se font sentir déjà d'autres influences (1).

Or souviens-toi que, longtemps avant tes astronomes, j'ai proclamé ces derniers détails, comme je n'ai pas attendu non plus leurs observations pour annoncer ce mouvement giratoire, spirale, des forces cosmiques, que les nébuleuses t'ont révélé. Depuis des siècles, je l'ai inscrit par le symbole du serpentaire dans ce groupement hiéroglyphique des constellations célestes que vous employez toujours.

Que de choses encore je pourrais te faire lire dans ce livre céleste éternel, dont les légendes ont traversé les âges (2), mais je t'en ai dit assez pour te montrer ce que fut mon ignorance; je ne t'accablerai pas de plus de détails ; revenons au voyage de l'âme.

Nous l'avons quittée dans la sphère de Saturne, sur la limite de notre système; nous la verrons de là parcourant les constellations dont le zodiaque mesure les coordonnées, en même temps que la marche du soleil. L'âme s'échappe ensuite de ce séjour par une *porte, celle des dieux* (3), que nous placions au solstice d'hiver, à l'entrée du Capricorne (la porte *des hommes*, entrée des âmes descendantes, étant au point opposé, au commencement du Cancer).

---

(1) Wolf. *Les Hypothèses cosmogoniques*, p. 55.
Faye. *Bulletin d'Association scientifique*, tome VIII, 2e série, p. 391.
On remarquera que les densités des planètes qui décroissent de Mars à Saturne, croissent à nouveau avec Uranus et Neptune.

(2) Voir l'*Origine de tous les Cultes*, par Dupuis ; notamment les volumes I, II, VI, IX et X.

(3) Voir Macrobe, *Somnium Scipionis*, lib. I, c. XII. — Voir le planisphère du P. Kircher qui place aux deux portes, *Anubis* et *Hermanubis* qui, selon Plutarque, caractérisent l'un l'ascension, l'autre la descente.

Tu peux reconnaître ici les *voies combustes* de l'horoscope ; mais observe surtout que la *porte des Dieux* s'ouvre en face de cette constellation d'Hercule vers laquelle tes maîtres t'enseignent que notre soleil dirige sa course.

Nous avions coutume de dire que de là, l'âme se perd dans la voie lactée, qui joint le zodiaque à cette même porte, et que c'est seulement au sortir de cette voie lactée qu'elle arrivait enfin dans l'espace éthéré, son véritable séjour.

Ainsi, bien des siècles avant vous, je savais la Terre séparée des immensités éthérées, et par les soleils voisins du nôtre (le zodiaque), et par ceux qui, rassemblés dans la voie lactée, constituent la nébuleuse au sein de laquelle nous flottons dans les espaces. J'ai donc distingué dans mes travaux l'influence des planètes de celle du zodiaque et de celle des fixes, tout en ayant soin de les combiner.

Mais il est temps que nous nous élevions de ces détails purement matériels à la considération de la Vie qui circule dans ce monde immense. C'est elle que nous enseigne l'*Astrologie naturelle*, d'où découle l'*Horoscopie*.

Pour moi, rien d'inanimé dans l'Univers ; rien qui n'ait son âme, sa destinée, qui ne tende par une har monie progressive vers l'Unité, source et but désiré de toutes choses. Tes maîtres ès sciences doivent t'avoir préparé à de pareilles assertions ; les redirai-je en leur langage ?

Point de matière sans force, point de force sans mouvement ; point de mouvement sans loi ; point de

loi qui ne se rapporte à d'autres plus compréhensives. Et, puisque tout accuse un incessant perfectionnement, il faut bien qu'une loi générale embrasse et régisse toutes les autres.

Ouvre Spencer, Taine ou tel autre de tes philosophes les plus positifs, ils te diront comme moi qu'il est une loi universelle.

Relis ensuite Pythagore, Platon, Jamblique, Macrobe, Marc Aurèle, Virgile, Apulée..., et tu verras depuis quels temps reculés cette doctrine était enseignée dans mes sanctuaires répandus sur tout le globe, dans les Mystères de tous les peuples.

L'âme universelle diffusée partout, que nous représentons au delà des fixes parce que là est sa manifestation principale, anime, dirige tous les êtres individuels, hommes, astres ou mondes. Ceux-ci, arrachés par la toute puissance de l'Amour aux profondeurs ténébreuses de l'inertie, du non-être, montent lentement par la matière et la vie vers l'Unité qui les sollicite. Mais ce n'est pas sans d'énormes efforts, sans rechute incessante, toujours secondés cependant par l'Ame Universelle, qui, tantôt les secourt comme Providence, tantôt les corrige par la répression du Destin.

Chaque être a donc son âme, émanation de l'âme universelle ; chaque âme a sa place assignée avec une étendue de puissance mesurée sur son élévation dans cette hiérarchie infinie. C'est pourquoi l'âme des hommes est assujettie à l'âme des astres qui lui est supérieure(1).

(1) *Enéide*, livre VI, v. 728 et suivants; *Géorgiques*, I, IV, v. 220. Platon (*le Timée*). Les gnostiques peignaient la puis-

Si ce langage t'étonne, réfléchis que tout progrès autour de toi se fait à travers les phases de la vie mortelle, que tout est périodique dans le monde des formes périssables! Songe que le temps est mesuré par le mouvement des astres, et vois avec quelle puissance fatale il te modifie, toi et tout le monde ambiant, à travers les saisons, les mois, les jours et les heures.

Redis-toi encore tout ce que tu sais déjà par la science pourtant toute nouvelle du magnétisme; la puissance sur toi, par la seule force de son expansion animique, de chacun des êtres qui t'environnent. Combien plus considérable doit être le rayonnement de l'âme qui habite un corps céleste. Ta science ne dit-elle pas que toute vie qui s'étale sur notre globe nous vient du Soleil? Combien plus puissante sur nos âmes et plus vivifiante doit être l'activité de ses rayons animiques!

Représente-toi encore chaque âme céleste avec sa sphère concentrique à celle du soleil qui les embrasse toutes en les reliant aux sphères des soleils voisins; figure-toi, dans cette sphère, ce qui doit être concentré d'énergie magnétique en ce point mobile d'attraction assez actif pour avoir rassemblé si près de lui, en une planète, la matière de son anneau. Combine les unes avec les autres ces influences qui se reflètent sur notre globe, tantôt en harmonie, tantôt en dis-

---

sance la plus rapprochée du séjour des âmes comme un dragon qui dévore les âmes et les précipite de nouveau dans le monde, jusqu'à ce qu'elles puissent remonter vers le lieu de son séjour.

Voir St Epiphane(*Adversus Hæres.*)— (*Contra Gnost.*), c. 40.

corde. Songe, enfin, de combien diffère l'influence d'un astre, selon que ses effluves se déversent à flots sur notre horizon, ou ne nous arrivent que réfractés après son coucher, et tu auras reconstitué tous les éléments fondamentaux de l'*Horoscopie* : Influence combinée des âmes puissantes du ciel rayonnant sur l'âme inférieure de l'individu terrestre.

Fatalité ! dis-tu ? — Je pourrais me prévaloir de la conclusion presque générale de ta science positive ; depuis la physique jusqu'à l'hypnotisme, que trouve-t-elle, sinon le déterminisme le plus absolu ? Et elle dit vrai, parce qu'elle s'enferme dans le monde physique. Mais telles ne sont pas mes affirmations.

Médite sur le peu que je viens de te révéler, et tu verras sans peine que la fatalité selon ma science vient au secours de la liberté humaine, au lieu de la détruire. Regarde dans le silence, au fond de ton âme d'homme ; deux amours également puissants y bouillonnent, en lutte incessante ; l'un t'attire vers le centre de l'âme universelle, au prix de pénibles sacrifices ; l'autre moins austère te concentre sur toi-même, avec la réaction inévitable de tout ce que tu froisses pour l'absorber. Si tu cèdes au premier amour, tu vis de la vie universelle, et l'Universel Tout-Puissant combat avec toi, les astres te sont favorables, la *Providence* te seconde. Que tu prétendes, au contraire, te faire centre, t'affranchir de l'Eternel, et la logique inéluctable de la *Fatalité* te brisera ; les astres te condamneront comme une cellule morbide.

Choisir entre ces deux amours, c'est ce que tu peux à chaque instant : la *Volonté* t'est donnée pour te

porter vers l'un ou l'autre. Aussi ai-je coutume de dire :

Inclinant astra non necessitant;
Volentem ducunt ; nolentem trahunt.

Un dernier mot ! Tu peux me demander encore qui me prouve ces assertions singulières. Je te répondrai hardiment : *Je les ai vues, de vue directe et certaine.* Ma science est science d'observation !

Ne t'empresse pas de sourire ; réfléchis à la clairvoyance de tes somnambules ; représente-toi seulement une perception semblable rendue consciente et fortifiée, épurée par un entraînement, dont la première condition est la *Vertu* la *plus pure*.

On n'est pas réellement astrologue avant d'être devenu l'*Epopte* de mes mystères, et l'on n'est Epopte qu'à la condition d'avoir vaincu le démon de l'Egoïsme.

Aussi ma science n'est pas seulement positive comme la tienne, elle a encore cette immense supériorité que, fondée sur la sainteté, elle conduit aux plus hautes conceptions de la religion.

Puissé-je te l'avoir assez dévoilée pour t'inviter à la mieux connaître.

Adieu !

(F. CH. BARLET.)





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

L'Unité de la Matière

HYPOTHÈSE ALCHIMIQUE PROUVÉE PAR LA CHIMIE

I

Parmi les grandes lois de la théorie alchimique, il en est une remarquable entre toutes, c'est celle qui affirme la Matière une, indestructible et indivisible. Les philosophes hermétiques étaient arrivés à cette conception à l'aide de l'analogie. Ils supposaient que les quatre éléments et les trois principes n'étaient que des modalités d'une matière unique. Le Cosmopolite affirme nettement l'unité de la matière. « Les chrétiens, dit-il, veulent que Dieu aie d'abord créé une certaine matière première et que de cette matière, par voie de séparation, aient été tirés des corps simples, qui, ayant ensuite été mêlés les uns avec les autres par voie de composition, servirent à faire ce que nous voyons... »

Le président d'Espagnet le confirme en ces termes : « Les philosophes ont cru, dit-il, qu'il y avait une

L'Initiation

QUATORZIÈME VOLUME

(1892)

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

L'Initiation

QUATORZIÈME VOLUME

(1892)

Table des Matières

QUATORZIÈME VOLUME. — 1892

(*Janvier. Février. Mars*)

ARTICLES

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

AUTEURS

CONGRÈS MAGNÉTIQ

pour l'étude des Applicatisc

au Soulagement et à la

PÉTI

DES PARTISANS

Adressée à la Chambre des Dép

sur l'exercice

Considérant que le magnétisme huma
que la lumière, la chaleur, l'électricité terrestre
ni classées, nous demandons que dans un but
sa santé et celle d'autrui, tel bénéfice qui lui

Considérant l'homme en bonne santé
naturel du magnétisme terrestre, nous demandon

du 15 mai 1892.

JE INTERNATIONAL

n du Magnétisme humain

Guérison des Malades

TION

DU MAGNÉTISME

tés, au sujet du projet de loi
la Médecine

1 est une influence naturelle au même titre
et tant d'autres forces non encore connues
humanitaire, chacun puisse en retirer, pour
conviendra.

comme étant un merveilleux accumulateur
s qu'il lui soit permis de faire une distribution

CONGRÈS MAGNÉTIQUE INTERNATIONAL

pour l'étude des Applicatison du Magnétisme humain

au Soulagement et à la Guérison des Malades

PÉTITION

DES PARTISANS DU MAGNÉTISME

Adressée à la Chambre des Députés, au sujet du projet de loi sur l'exercice de la Médecine

Considérant que le magnétisme humain est une influence naturelle au même titre que la lumière, la chaleur, l'électricité terrestre, et tant d'autres forces non encore connues ni classées, nous demandons que dans un but humanitaire, chacun puisse en retirer, pour sa santé et celle d'autrui, tel bénéfice qui lui conviendra.

Considérant l'homme en bonne santé comme étant un merveilleux accumulateur naturel du magnétisme terrestre, nous demandons qu'il lui soit permis de faire une distribution de ses forces au profit de ceux qui en manquent.

Considérant que la pratique du magnétisme, aussi bien que celle du massage, exige des forces physiques supérieures à celles de beaucoup de savants, nous demandons la liberté pour tous de se servir de l'influence bienfaisante de leurs mains au profit de ceux qui souffrent.

En conséquence,

Les soussignés demandent :

Qu'il plaise au Corps législatif d'intercaler dans son texte de loi sur la médecine, l'article suivant :

« Art. ..... **L'action magnétique et le massage, étant œuvres exclusivement**
« **manuelles, restent dans le domaine de la thérapeutique naturelle au même titre**
« **que les bains, l'air ou la lumière. Leurs partisans ne tomberont pas sous le coup**
« **des lois ci-dessus tant qu'ils resteront dans leurs attributions.** »

Nous prions les intéressés de faire signer la présente pétition dans leur milieu respectif, par les partisans de la thérapeutique magnétique et du massage, et de l'adresser ensuite à M. le Comte de Constantin, *4, rue Pasquier, Paris.*

Imprimerie Anselm, 7, Rue de Laborde, Paris.

Supplément de **l'Initiation** *du 15 mai 1892.*

NOMS ET PRÉNOMS	ADRESSES DES SIGNATAIRES

IMP. ANSELM, 7, R. DE LABORDE, PARIS

certaine matière première, antérieure aux éléments. » Que les alchimistes aient basé leur science sur l'unité de la matière, cela ne nous étonne pas de la part de ces hardis savants, mais que la science moderne par ses découvertes les plus récentes confirme cette hypothèse, c'est là ce qui nous réjouit profondément, et nous assistons à ce fait : la chimie, après s'être séparée follement de sa mère et avoir voulu voler de ses propres ailes, est forcée de revenir peu à peu dans le giron maternel. L'Alchimie affirmait l'Unité de la Matière et l'évolution des métaux, et nous voyons les découvertes de la Chimie la ramener dans ce sens ; encore un peu, et quelque savant redécouvrira ces deux vieilles lois.

Aussi, pour bien établir l'hypothèse qui nous occupe, nous nous servirons uniquement de faits chimiques indéniables ; mais auparavant remarquons qu'en métaphysique la Matière est regardée comme une, toute multiplicité de la Matière est contraire au raisonnement pur, et se trouve rejetée par le métaphysicien. Puisque nous en sommes là, nous dirons quelques mots de la divisibilité de la matière. Est-elle, n'est-elle pas divisible à l'infini ? Oui et non. C'est la deuxième antinomie de Kant. Thèse : La matière est divisible en parties indivisibles, c'est-à-dire, qu'il y a un terme où il faut s'arrêter ; ce terme, c'est l'atome. La matière ne peut en effet être divisée à l'infini, car il n'y aurait pas de terme, on aurait un composé sans composant, une particule si infime qu'elle soit pouvant encore être divisée serait donc composée, et il n'y aurait pas de raison pour que

chaque partie de la particule ne pût être à son tour décomposée et ainsi à l'infini, on aurait donc infiniment du composé et jamais de composant, ce qui ne peut être. Mais voici l'antithèse : la matière est divisible à l'infini, car tous les éléments matériels sont divisibles, un élément indivisible ne peut se concevoir, car tout élément possède l'étendue, et la qualité essentielle de l'étendue est la divisibilité, donc la matière est divisible à l'infini.

Kant lui-même nous donne la solution : L'espace ou l'étendue, dit-il, n'est pas une propriété essentielle du monde, mais c'est un attribut du monde dans la pensée.

Le monde n'est que phénomènes, c'est-à-dire choses pensées, représentées ; l'espace n'est qu'une forme de phénomène, de chose pensée, par conséquent les propriétés de l'espace ne sont que celles qu'il peut avoir en tant que l'esprit pense le monde comme étendu, mais cela revient à dire que l'espace n'est ni fini, ni infini, ni composé de parties indivisibles, ni composé à l'infini, mais bien qu'il est indéfini. I° L'espace est susceptible d'être indéfiniment agrandi dans la pensée, c'est-à-dire qu'elle peut toujours concevoir un espace plus grand que l'espace donné. II°. Il est indéfiniment divisible dans la pensée, c'est-à-dire, qu'elle peut toujours concevoir un espace plus petit que l'espace donné. En un mot l'espace, la Matière peuvent être conçus indéfiniment divisibles dans la pensée, mais réellement ils ne peuvent exister qu'indivisibles, formés d'entités nommées atomes.

Or la première qualité des atomes selon Leibnitz (Monadologie) est d'être tous semblables matériellement, géométriquement, les uns aux autres. Admettre des atomes dissemblables, c'est admettre que l'un a quelque chose que n'a pas l'autre, qu'on pourra par conséquent lui retrancher ce quelque chose, si l'on veut le rendre semblable au second atome, ce qui est contraire à la définition même d'atome, qui veut dire insécable. Donc, tous les atomes sont semblables. Et dès lors l'hypothèse de Lavoisier de corps simples irréductibles les uns aux autres et par conséquent d'atomes dissemblables ne peut plus se soutenir.

II

L'hypothèse de l'unité de la matière étant établie par le raisonnement, comment la concilier avec la diversité des corps reconnus simples par les chimistes? Est-ce à dire que les corps simples seront décomposés plus tard ? Nous ne le prétendons pas, quoique la chose n'ait rien d'impossible; nous prétendons seulement que tous les corps simples actuels sont des isomères chimiques plus ou moins stables de la matière, de l'Hylé des alchimistes, qui évolue depuis son état le plus fixe : platine, jusqu'à son état le plus volatil : la matière radiante. La différence n'existe pas dans la matière, elle existe dans la force dont cette matière se trouve chargée; les différents états, solide, liquide, gazeux, radiant, ne dépendent que

des vibrations plus ou moins étendues et rapides de la matière, c'est-à-dire de la quantité de force qui lui est appliquée. Ainsi la chaleur, modalité de la force, peut faire passer un corps solide à l'état liquide puis gazeux ; en refroidissant ce corps, en lui enlevant le générateur de force calorique, il repassera par l'état liquide pour revenir à l'état solide. Or, le premier physicien venu vous le dira, ces différentes transformations sont dues à des mouvements vibratoires ; plus l'oscillation est grande et plus le corps a de tendance de passer d'un état à l'autre. Un corps gazeux à la température ordinaire est un corps dont les molécules continuellement en mouvement ont une grande amplitude d'oscillations, c'est un corps qui possède une plus grande somme de force latente qu'un autre corps, solide par exemple à la même température, et chez lequel les atomes sont plus en repos.

Mais, dira-t-on, si tous les atomes sont semblables, la force agissant sur une entité toujours identique à elle-même produira aussi toujours les mêmes phénomènes, et l'on ne devrait connaître qu'un seul corps simple ; or cela n'est pas. Ceci est très vrai, mais les corps simples ne sont pas formés d'atomes mais bien d'agrégats d'atomes que les chimistes nomment molécules, et ce qui différencie les corps c'est justement leur structure moléculaire. Un exemple : des atomes sont comparables à des briques, avec ces briques on pourra faire des colonnes, mais avec ces colonnes mêmes on pourra produire des effets très variés, d'abord en variant la forme des colonnes, puis leur combinaison. De même l'atome sert de base à la confec-

tion de molécules qui peuvent différer et par la quantité des atomes qui les composent et par l'arrangement qu'ils affectent. Un corps composé de molécules de cinq atomes ne présentera pas les mêmes propriétés que celui composé de molécules de sept atomes, et deux corps composés de six molécules différeront si leurs molécules présentent un aspect géométrique différent. Et ceci n'est pas une hypothèse, c'est un fait, chimiquement démontré et sur lequel nous reviendrons plus loin.

Ajoutons enfin, pour en finir avec les explications théoriques, qu'analogiquement la force, une en son essence, peut aussi se différencier d'elle-même, en évoluant depuis son état le plus fixe : attraction universelle, jusqu'en son état le plus volatil : le feu astral ou aour des kabbalistes, réceptacle où vient se condenser et d'où émane la Vie universelle. On comprend parfaitement que l'attraction, l'électricité, la chaleur, le magnétisme, la vie, mille autres modalités de la force, encore peu connues, donneront lieu à des phénomènes très différents sur un même corps. Combinez maintenant dans la pensée les modalités de la force aux modalités de la matière et vous aurez l'infinité des corps dits simples et composés que l'on peut trouver dans l'Univers.

Ayant étudié l'hypothèse et les causes, nous passons à la démonstration et aux faits.

III

La chimie compte actuellement soixante-dix corps simples, en y comprenant les derniers découverts : le samarium, le thulium, le germanium. Tous ces corps peuvent être rangés en familles plus ou moins homogènes, dont le type le mieux constitué est la famille du fluor, chlore, brome, iode. On a rangé les corps simples par familles en se basant sur leurs propriétés chimiques. Généralement, les corps d'une même famille se combinent avec l'oxygène ou l'hydrogène en donnant des acides ou des oxydes ou des hydrures de formule analogue. Ainsi, pour nous en tenir à la famille-type précitée, les quatre corps qui la composent donneront des hydracides HN, où N représente une molécule de fluor ou de chlore, etc. Ces hydracides auront des propriétés analogues ; ainsi, ils sont tous les quatre très avides d'eau, fumant à l'air, très stables, etc. Ils forment avec les bases des sels cristallisant dans le même système, ayant des propriétés très rapprochées. Les acides oxygénés du chlore, du brome et de l'iode (le fluor n'en a pas) répondent aux formules générales NOH, NO^3H, NO^4H ; ils sont tous très instables et formés avec absorption de chaleur, ils se décomposent avec explosion. Les corps de cette famille forment avec l'azote des combinaisons se décomposant au moindre frottement en produisant une violente explosion. C'est ainsi que le frottement produit par une barbe de

plume sur une quantité de chlorure d'azote équivalent à une demi-tête d'épingle produit une détonation aiguë et le support sur lequel est placé le corps explosif éclate en mille pièces. Le bromure et l'iodure d'azote sont aussi dangereux que le chlorure. Voici donc une famille de corps simples parfaitement homogènes ; si l'on examine les poids atomiques de ces quatre corps, on constate que le poids atomique du chlore est environ le double de celui du fluor, celui du brome environ le double de celui du chlore, et celui de l'iode environ six fois celui du fluor, en sorte que l'on a la progression simple 1, 2, 4, 6, entre ces différents poids atomiques. Il en est de même pour toutes les autres familles. La famille oxygène, soufre, sélénium, tellure donne la progression 1, 2, 8, 16 ; ici il manque le terme 4, correspondant à un corps qui aurait le poids atomique 64. Dans la famille calcium, strontium, baryum la progression est 1, 2, 3. Enfin toutes ces familles sont reliées entre elles par une progression simple aussi. (Voir les *Origines de l'Alchimie* de Berthelot). L'occultiste qui étudie ces faits pense aussitôt à l'Évolution ; pourquoi les chimistes n'ont-ils pas eu la même idée ? Mais poursuivons.

Un phénomène bien curieux, l'allotropie, a été étudié avec ardeur, mais aucune explication n'en a été donnée. Un corps simple étant soumis à l'action d'une force quelconque peut acquérir de nouvelles propriétés physiques et chimiques complètement différentes de celles qu'il possédait auparavant. (Disons en passant que la distinction en propriétés physiques

et chimiques est très vague, et ne peut servir à classer des phénomènes.) Ainsi le phosphore blanc soumis pendant plusieurs jours à une température constante (240°) en présence d'une trace d'iode, se transforme en un corps complètement différent connu sous le nom de phosphore rouge. C'est là un état allotropique du phosphore blanc. Supposez que le phosphore rouge ne soit pas connu et qu'un chimiste au lieu de l'obtenir du phosphore blanc directement, l'ait préparé pour la première fois à l'aide d'une réaction compliquée où plusieurs corps se seraient trouvés en présence, nous défions ce chimiste d'assimiler les deux phosphores et de reconnaître le blanc dans le rouge. Voici du reste un tableau de leurs propriétés respectives :

PHOSPHORE BLANC	PHOSPHORE ROUGE
S'enflamme à la température ordinaire	S'enflamme seulement à 260°,
Phosphorescent,	N'est pas phosphorent,
Très vénéneux,	Inoffensif,
Soluble dans le sulfure de carbone,	Insoluble dans ce liquide,
Attaqué par les alcalis,	Inattaquable par les alcalis,
Se combine au soufre avec explosion	Sans action sur le soufre,
Fond à 44 degrés, etc.	Infusible, etc.

D'une manière générale, l'affinité du phosphore rouge est bien moindre que celle du phosphore blanc; là où ce dernier se combine avec une violence qui rend l'expérience dangereuse, le phosphore rouge se combine lentement, et même il faut chauffer pour commencer la réaction. Voilà donc deux corps

simples réductibles l'un à l'autre, par une véritable transmutation, jouissant de propriétés tellement différentes qu'une personne non prévenue en ferait deux corps simples séparés. Il y a des corps qui présentent au contraire de grandes ressemblances et qui sont regardés comme des entités simples différentes ; ainsi le potassium et le sodium ne sont guère différenciés que par ce que l'on est convenu d'appeler des propriétés physiques, leurs affinités sont à peu près égales, celles du potassium étant plus puissantes, leurs sels sont tellement semblables qu'il serait très difficile de les distinguer sans le spectroscope. Que l'on ne vienne pas invoquer ici ce fait que le potassium et le sodium ont des poids atomiques différents, tandis que ceux des deux phosphores sont égaux; cela n'a aucune valeur : l'iode et le tellure ont bien des poids atomiques égaux à quelques dixièmes près, et jamais aucun chimiste n'a songé à considérer le tellure comme un état allotropique de l'iode. Au reste, nous avons un argument contraire, l'ozone, modification allotropique de l'oxygène, n'a pas le même poids moléculaire que l'oxygène : l'oxygène correspond à 32 et l'ozone à 48, c'est-à-dire dans le rapport de 1 à 1/2. La formule de l'ozone serait O^3. (Pour tous renseignements complémentaires, voir l'excellent *Cours de Chimie* de M. Armand Gautier, 2 vol. in-8.)

En résumé, dans la série des corps simples nous avons observé les faits suivants :

1° Périodicité des poids atomiques des corps d'une même famille et des familles entre elles.

2° Allotropie d'un corps simple. La modification

allotropique possède des propriétés contraires, le poids atomique reste identique ; exemples : phosphore blanc, phosphore rouge, les diverses variétés de soufre (soufre octaédrique, soufre prismatique, soufre amorphe, soufre bleu).

3° Deux corps simples de poids atomiques différents, de propriétés physico-chimiques presque semblables; exemples : le potassium et le sodium, le strontium et le baryum.

4° Deux corps simples ayant un même poids atomique, mais des propriétés absolument divergentes ; exemples : le tellure et l'iode, le soufre et le phosphore.

5° Une modification allotropique d'un corps simple présentant un poids atomique différent du corps dont elle dérive; exemple : l'oxigène et l'ozone.

Tous ces faits appuient au plus haut degré l'hypothèse de l'unité de la matière ; nous en donnerons plus loin la clef, mais, auparavant, disons quelques mots des faits analogues présentés par les corps composés.

IV

Une chose nous frappe tout d'abord, l'existence de corps composés se conduisant comme des corps simples, ainsi le cyanogène qui se range par ses propriétés dans la famille du fluor, et l'ammonium qui se place à côté du sodium ; mais tandis que le cyanogène a été isolé, l'ammonium n'est connu qu'à l'état d'amalgame se décomposant spontanément. Dans le

domaine organique, ces exemples sont encore plus nombreux ; pour n'en citer qu'un, toute la série des alcools procède de radicaux (éthyle, méthyle, butyle, etc.) analogues aux métaux, possédant des oxydes, des acides, des sels véritables.

Les corps simples ne jouissent donc pas à première vue de propriétés absolues permettant de les différencier, puisque des corps notoirement composés en présentent d'analogues, et il faut chercher dans leur structure géométrique la raison des différences qui les séparent. Nous avons vu dans le paragraphe précédent qu'un même corps simple peut se présenter sous des états complètement différents ; poursuivant nos recherches, nous allons trouver des corps présentant la même composition centésimale différer totalement les uns des autres, et nous verrons que la raison en est dans la différenciation de la structure de leurs molécules; nous en déduirons analogiquement que ce qui cause la divergence entre les états allotropiques d'un même corps simple est aussi la structure moléculaire différente.

Les exemples ne nous feront pas défaut : le corps cité plus haut le cyanogène ($C^2A_1^2$) gazeux à la température ordinaire a un isomère, le paracyanogène, de même formule, composé solide dans les mêmes conditions de température. Avant d'aller plus loin, quelques explications techniques. On appelle isomères, en général, des corps présentant la même composition centésimale, ces corps sont dits polymères quand ils font partie d'une même famille chimique et métamères quand ils appartiennent à des familles ou

fonctions différentes ; ainsi l'alcool butylique de formule C^4H^9OH présente quatre polymères : 1° l'alcool butylique primaire normal ou tétrylol normal ; 2° le tétrylol tertio triméthylique primaire ; 3° le tétrylol méthyléthylique secondaire, et 4° le triméthylcarbinol de Boutlérow. Ces quatre corps de même formule présentent des propriétés différentes dues à leur structure moléculaire.

Les polymères représentent souvent les multiples d'une même formule, le composé primitif s'ajoutant à lui-même, forme de nouveaux corps possédant relativement une même composition centésimale. Ainsi, dans la série des hydrocarbures, l'acétylène C^2H^2, peut se combiner à lui-même, une molécule d'acétylène se fixe sur une seconde molécule, et ces deux sur une troisième ; on a la benzine C^6H^6, et successivement le styrol C^8H^8, le métastyrol $C^{16}H^{16}$ etc. ; tous ces corps ont la formule générale C^nH^n. D'autres corps auront la même formule, et des fonctions différentes, ce sont les métamères, ainsi à la formule $C^4H^8O^2$ correspondent l'acide butyrique, l'acétate d'éthyle et un alcool bivalent.

Les chimistes ont été tellement frappés par ces nombreux faits, qu'ils ont cherché à les expliquer par la structure moléculaire. Plusieurs d'entre eux, M. Lebel entre autres, poussant plus loin leurs investigations, s'efforcent de déterminer par de délicates expériences et des déductions subtiles, quelle peut être la forme géométrique des molécules dans l'espace.

Antérieurement à leurs recherches, un chimiste belge, Kékulé, en 1865, avait figuré la structure de la

benzine, mais dans le plan. Il représentait la benzine C^6H^6 par un hexagone, à chaque sommet duquel est placé un groupe CH; ces groupes sont reliés les uns aux autres d'un côté par deux attaches, de l'autre par une seulement. Si l'on

```
     CH
  /  1  \\
CH6      2CH
||        |
CH5      3CH
  \  4  //
     CH
```

substitue du chlore à l'hydrogène (H) du groupe 1 par exemple on aura la benzine monochlorée; que l'atome de chlore ait été substitué dans les groupes 2 ou 3 ou 4, etc., l'on n'obtiendra jamais qu'un même corps; mais, si l'on substitue deux atomes de chlore à la fois dans les groupes 1 et 2, on aura une benzine dichlorée, la substition opérée dans deux groupes voisins 2 et 3, 5 et 6, produira toujours cette même benzine dichlorée. Si au contraire on place uu atome de chlore dans le groupe 1 et l'autre dans le groupe 3, on obtiendra une benzine dichlorée différente de la précédente parce que les positions relatives auront changé; on pourra, en substituant le chlore à l'hydrogène dans les deux groupes 1 et 4, obtenir une troisième benzine dichlorée, et ces trois nouveaux corps de propriétés différentes auront la même formule $C^6H^4Cl^2$. En raisonnant sur cette formule, on peut prévoir à priori combien la benzine aura de composés tri, tetra, penta et hexachlorés, et les faits confirmeront l'hypothèse. Cette manière de voir a été étendue de la benzine à tous ses homologues, toluènes, xylènes etc.,

En un mot, les chimistes eux-mêmes admettent que les propriétés des corps composés dépendent de leur structure moléculaire. — Nous avons établi

nombre de faits, tirés de la chimie moderne, qui sont absolument contraires à la multiplicité de la Matière ; nous avons montré l'impuissance des théories actuelles, nous allons essayer de donner une explication en partant de l'hypothèse de l'Unité de la Matière.

V

Nous passons à l'application de nos théories.

Il faut poser en principe que la matière est une et indestructible, elle se résout en dernière analyse en particules insécables nommées atomes. Les atomes sont tous semblables, entre eux il ne saurait y avoir de différences. Ils sont en mouvement, par suite d'application de forces variées, ce mouvement appartient au mode vibratoire; plus les vibrations qui animent les atomes ont d'amplitude d'oscillation, et plus le corps que composent ces atomes a de tendances à se rapprocher de l'état subtil de la Matière radiante. Suivant l'amplitude vibratoire de ses atomes, un corps peut présenter l'état solide, liquide, gazeux, radiant, en passant par tout une série d'états intermédiaires peu connus.

Première loi : La force, en agissant sur les atomes, les fait vibrer en proportion de la quantité de force qui leur est appliquée.

Deuxième loi : L'étendue des vibrations atomiques détermine les quatre états : solide, liquide, gazeux, adiant.

D'autre part, des atomes se groupent entre eux pour former des molécules; pour un même nombre de vibrations, la molécule affectera toujours la même forme, et, dans un temps donné, un dizième de seconde par exemple, le nombre de vibrations pouvant varier indéfiniment, la structure moléculaire affectera de même un nombre indéfini de types. Ces types seront plus ou moins nettement figurés, selon que le rapport entre le nombre des vibrations et le nombre des atomes, sera entier ou fractionnaire.

Nous aurons donc des groupes moléculaires nettement géométriques, et des groupes imparfaitement figurés. Les premiers, étant parfaits, seront beaucoup plus stables que les seconds, lesquels tendront sans cesse à passer à un état plus stable, inférieur ou supérieur à leur état actuel. Soit 1 et 2 deux groupes stables, nettement géométriques, entre eux existeront des états intermédiaires, de 1,1 jusqu'à 1,9, lesquels tendront sans cesse à se parfaire en se rapprochant soit de 1, soit de 2, Ceci est absolument comparable à la figure d'une corde tendue qui vibre ; on y distingue des ventres et des nœuds : l'on peut se figurer les groupes stables comme siégeant aux nœuds, les groupes instables aux ventres, le nœud est immuable, les ventres sont en mouvement et décrivent une courbe unissant des nœuds, un groupe instable oscille entre deux groupes stables, jusqu'à ce que par involution ou par évolution, il parvienne à un état plus ou moins élevé, mais stable. Ceci étant dit pour mieux faire comprendre ce qui suivra, nous ne reviendrons plus là-dessus, et nous continuerons en

parlant simplement de la Matière, sans plus longtemps discourir de sa nature intime.

La matière évoluera donc de l'état le plus dense à l'état le plus raréfié, très dense lorsque ses molécules sont douées de peu de mouvement, très raréfiée lorsqu'elles sont douées de beaucoup de mouvement. Il y aura des points dans cette évolution où la Matière formée de molécules géométriques sera plus stable qu'en d'autres. En ces points nous aurons les éléments nommés corps simples, et ces corps simples seront par suite ceux que l'on trouvera en plus grande quantité dans l'univers. Mais entre deux éléments consécutifs, il existera des éléments intermédiaires nettement en évolution, dans un état instable, ce sont les élémentaux ou méta-éléments, trouvés par Krüss et Nilson et étudiés par Crookes. Ces méta-éléments ou matière en évolution existent dans la nature en très petite quantité; ils ont été étudiés par les chimistes qui crurent d'abord y voir des métaux simples, mais bientôt, poursuivant leurs recherches, ils s'aperçurent que ces prétendus corps simples pouvaient être décomposés en métaux infiniment voisins, différant par quelque divergence de solubilité de leurs sels, par quelque menue variation dans leur spectre lumineux. C'est ainsi qu'en 1885, un chimiste allemand Auer von Weselbach a dédoublé le didyme en deux autres éléments le praséodyme et le néodyme. De même l'yttrium, le samarium sont manifestement des méta-éléments. Ces méta-éléments, si difficiles à étudier, se rencontrent en grand nombre dans certains minéraux; cela se conçoit, ces minéraux sont consti-

tués par de la matière en évolution, on y trouvera donc un certain nombre de méta-éléments, très rapprochés les uns des autres par leurs propriétés, ce qui en rendra justement l'analyse chimique très difficile, c'est ainsi que la cérite contient du fer et du cérium, du lanthane, du néodyme et du praséodyme, c'est ainsi qu'un autre minéral rare, la gadolinite d'Itterby contient les métaux de la cérite plus du glucinium, de l'yttrium, de l'erbium, de l'ytterbium, de l'holmium, etc. Nous trouvons donc là des métaux nettement définis, et un certain nombre de produits intermédiaires en train d'évoluer.

Et, si le chimiste voulait voir évoluer la Matière devant lui, il lui faudrait, d'après ce qui précède, opérer non pas sur des états de la matière stable, comme le cuivre, l'or, l'azote, etc, mais sur des états instables, tels que les corps dont nous venons de parler. Le samarium et le didyme se rapprochent du fer; parmi les produit de décomposition du didyme, le praséodyme s'en rapproche encore plus, et, en partant de ce méta-élément, on pourrait certainement arriver à produire du fer, mais comment? Voilà le problème.

Partir d'un élément pour arriver à un autre est une chose plus difficile, et cependant Carey Lea, chimiste américain, a résolu une partie du problème sans s'en douter. Opérant sur l'argent, il est parvenu à obtenir des états allotropiques, de véritables élémentaux ayant perdu une partie des propriétés de l'argent et acquis quelques-unes des propriétés de l'or, notamment l'éclat; mais, comme ces corps étaient plus rapprochés de l'argent que de l'or, étant naturel-

lement instables, ils tendaient à se rapprocher de leur point de départ et se transformaient facilement en argent. Poussez ces élémentaux jusqu'au delà du point neutre existant entre les nœuds de l'or et de l'argent, ils auront plus de tendance à se transformer en or ; pour un peu, M. Carey Lea produisait de l'or, faisant de l'excellente et orthodoxe alchimie sans s'en douter. Les corps allotropiques sont donc de véritables méta-éléments.

C'est encore cette évolution de la matière qui nous expliquera pourquoi l'on découvre, dans le spectre des planètes, des raies correspondant à des corps inconnus sur notre globe. C'est que dans ces planètes les conditions sont différentes, et que la matière peut y évoluer sur une échelle plus grande, par exemple, que sur la terre ; c'est ainsi que dans le spectre du soleil on trouve des raies correspondant à un métal inconnu chez nous, que l'on a nommé l'hélium. Comment pourrait-on expliquer l'existence de ce métal, si, comme on le dit, le système solaire ne formait à l'origine qu'une vaste nébuleuse? Il faudrait admettre que certains corps se sont localisés exclusivement dans certaines planètes. Pourquoi? Il n'y a pas de solution. Au contraire, admettons l'hypothèse de l'unité de la matière, nous voyons cette matière première, ce protyle, comme l'appelle Crookes après Roger Bacon, se différencier peu à peu, évoluer en produisant des corps, les uns semblables pour toutes les planètes, les autres spéciaux à telle ou telle planète, et cela uniquement parce que les planètes présentent à l'évolution du protyle des conditions géné-

rales à toutes, et des conditions particulières à quelques-unes !

En résumé, si nous figurons l'évolution de la matière, du protyle, par une spirale, nous pourrons y placer à intervalles calculés les corps élémentaires ou corps simples, et entre eux les élémentaux ou méta-éléments actuellement connus. Nous pourrons suivre l'évolution de la matière; sous l'action de la Force elle passe par des points où elle est stable, étant géométriquement symétrique en ses parties, puis elle évolue intermédiairement, instable, parce que ses molécules sont asymétriques. Cette magnifique hypothèse, qui ouvre un nouveau champ aux investigations des chimistes, était connue des alchimistes. Albert le Grand n'avait-il pas affirmé dans le *Composé des Composés* (voir Alb. Poisson : *Cinq Traités d'Alchimie*) que « ... la génération des métaux est circulaire ; on passe facilement de l'un à l'autre en suivant un cercle. Les métaux voisins ont des propriétés semblables, c'est pour cela que l'argent se change facilement en or. » Et Glauber avait été plus loin, enseignant l'Involution en même temps que l'évolution : « Par la vertu et par la force des éléments, il s'engendre tous les jours de nouveaux métaux, et les autres, tout au contraire, se corrompent en même temps. » Tous les alchimistes enseignaient que les mines renferment, à côté des métaux parfaits, des métaux non achevés, en voie de perfectionnement, en un mot de véritables méta-éléments, comme les appelle Crookes. Et dire qu'il y a de graves savants qui sourient quand on leur parle des théories alchimiques

et des découvertes des philosophes hermétiques !

Les alchimistes admettaient les influx planétaires comme modificateurs de la matière première, ils admettaient aussi une force universelle, l'Archée ; nous n'avons pas fait entrer dans la discussion la multiplicité des forces, ne voulant pas compliquer le problème. Mais cela n'y change rien, il suffira de remplacer la Force impersonnelle par ses modalités, électricité, lumière, vie, magnétisme, etc., et cela servira à expliquer bien des propriétés secondaires des corps simples ou composés.

Ce qu'il faut retenir de tout ceci, c'est que l'alchimie enseignait que la matière est une et qu'elle produit la variété des élémentaires et des élémentaux par évolution, que cette hypothèse se trouve confirmée par les dernières découvertes de la science moderne, que Roger Bacon, Albert le Grand, Glauber, Paracelse l'ont affirmé dans son ensemble, tandis que Krüss, Nilson, Crookes et les autres n'en ont découvert que des fragments, étant des analystes, alors que la plupart des alchimistes procédaient par synthèse, et qu'enfin le jour viendra peut-être où les théories alchimistes s'imposeront d'elles-mêmes de par la force des choses !

PHILOPHOTES.

ÉTUDES D'ORIENTALISME [1]

LITTÉRATURE HINDOUE

L'Inde est certainement une des contrées du monde qui ont produit le plus d'œuvres littéraires, ce qui s'explique aisément par la haute antiquité de ce pays et par sa civilisation, qui n'a presque subi aucune interruption à travers les âges.

Aussi notre intention ne saurait être de passer ici en revue, même une faible partie de la littérature hindoue, mais bien de parcourir quelques principaux ouvrages très réputés et connus seulement de nom en Europe. Le contenu de ces poèmes nous permettra d'étudier l'Inde au triple point de vue héroïque, occultiste et philosophique.

En France, sauf quelques savants (linguistes, orientalistes et littérateurs), on connaît peu ces beaux travaux, surtout au point de vue occultiste, aussi avons-nous pensé qu'une brève analyse des principaux présentera certainement quelque intérêt aux hommes d'étude qui portent aujourd'hui leurs regards vers ce merveilleux pays, qui se nomme l'INDE ANTIQUE.

Nous commencerons par le *Mahâbhârata*.

---

(1) Voir le numéro de mars dernier.

MAHABHARATA

Le *Mahâbhârata* est un poème épique qui comporte 18 chants (*panas*) et ne contient pas moins de 250,000 vers, qui sont généralement séparés par distiques (*stochas* ou *çlokas*) de trente deux syllabes chacun; ces trente-deux syllabes forment donc deux vers de seize syllabes, et sont partagés eux-mêmes en deux hémistiches de huit syllabes.

Telle est la composition du vers épique de la poésie sanscrite des Hindous.

Que signifie ce terme sanscrit? Il est dérivé de *mahâ* qui veut dire grand et *bharâta*, Bardit. Ce titre de bardit était donné dès les temps les plus reculés, aux Bardes, c'est-à-dire aux poètes qui composaient des vers pour chanter des louanges en l'honneur des héros ou réciter leur vie.

Dans l'œuvre que nous allons analyser, le sujet principal est la guerre des Gurus (pr. *Gourous*) et des Pandous en Pantchâlas, relativement à la suprématie royale de l'Inde.

L'ensemble de cette épopée se divise en dix-huit chants (*Panâs*) nous l'avons vu; mais il renferme comme complément un poème composé de 32,748 vers, lequel poème se nomme HARIVANÇA; nous en parlons ci-après. Si donc nous retranchons ce dernier poème du principal et que nous en retirions des additions et des interpolations évidentes, le *Mahâbhârata* se trouve réduit à environ 182,000 vers; l'édition imprimée et publiée en 1839, à Calcutta, ne comporte même que 114,000 vers, nombre qui a été encore

réduit par la critique moderne, qui considère comme ajoutés les chants 12, 13, 17 et 18, et une très grande partie du 16e. — On doit également considérer, comme ajoutés dans le texte primitif, certains épisodes qui ne se rattachent au poème que d'une manière tout à fait indirecte, et dont plusieurs témoignent d'une doctrine certainement postérieure à l'établissement du Bouddhisme; par exemple, la *Bhavagad-Gitâ*, dont nous parlons plus loin, et dans laquelle, les faits de guerre ne sont qu'un prétexte à discourir à côté du sujet principal.

Du reste, d'après les Hindous eux-mêmes, le texte primitif du poème ne comprenait guère que la cinquième partie du texte actuel; ainsi donc, on peut admettre sans hésitation, que le texte, tel que nous le possédons, s'est peu à peu formé de pièces et de morceaux rajustés les uns aux autres, et probablement intercalés par les Brahmanes pour inculquer leurs idées au lecteur, et ruiner autant que possible la guerre dans l'esprit des rois. — Ajoutons que diverses parties sont de véritables traités n'ayant aucun caractère épique, aucun rapport avec le poème principal, et sont de beaucoup postérieurs à l'âge de l'épopée.

En résumé, on a tout lieu de supposer que le texte primitif du *Mahâbhârata* ne dépassait pas le triomphe des Pandous et s'arrêtait au sacrifice du cheval (*Açvamedha*) et à la réintégration du roi légitime sur son trône.

Arrivons à l'analyse du poème, c'est la guerre entre des cousins, les adversaires étant fils de deux frères : *Pandou* et *Dhritaravâshtra*, descendants du Dieu de

la lune. Dhritaravâshtra avait un grand nombre de fils, dont l'aîné, *Duryôdhana* était le plus acharné ennemi de ses cousins; ces derniers étaient au nombre de cinq, dont les trois aînés avaient une commune mère, *Prithâ* ou *Kuntî*; ses fils étaient des incarnations divines : *Yudhistria*, de la justice (*Dharma*); *Bhîmâ*, du vent (*Vâyu*); *Arjuna*, d'*Indra*, Dieu du ciel ou de la foudre; les deux derniers frères étaient les fils de *Madri*, fille du roi Madra, ils se nommaient *Nakula* et *Sahadêva*, c'étaient des incarnations de deux cavaliers célestes, sorte de Dioscures du Panthéon Brahmanique; on les nommait les *Açvins*.

Bien que *Pandou, le pâle*, fut l'aîné des fils, la couleur de son visage l'avait exclu du trône, aussi s'était-il retiré dans l'Himâlaya, où il termina ses jours. Son frère Dhritaravâsthra occupa le trône d'Hastinâpura; il éleva comme ses propres fils les enfants de son frère après la mort de leur père.

Le premier chant du poème (*Adi-parva*) nous narre la naissance, l'éducation et les premières aventures à la Cour de leur oncle des fils de Pandou, la jalousie et la haine de leurs cousins, enfin leur complot pour se débarrasser des cinq frères ; on y voit l'incendie du palais qu'ils habitaient avec leur mère, leur fuite précipitée, le bruit répandu de leur mort, leur existence au milieu du désert, où ils s'étaient retirés, enfin leur retour motivé par leur mariage avec Draupadi, fille de Draupada roi des Pantchalsias; quoique noire, elle était d'une beauté merveilleuse, elle eut un fils de chacun des cinq frères, voici comment elle devint leur femme. Les Pandavas se rendirent, déguisés en Brah-

mes, au Svayambara de Draupadi, sorte de tournoi entre les amateurs de la princesse. De tous les prétendants, seul Karna, le fils du cocher, avait remporté la palme, mais, à cause de sa basse origine, la princesse l'avait repoussé. Aussitôt Ardjuna, le plus beau des cinq frères, tend l'arc redoutable et atteint le but désigné : un œil de poisson fixé sur l'essieu d'une roue tournante; aussi est-il choisi par la belle Draupadi, mais ce succès suscite beaucoup de jaloux parmi lesquels sont les *Gurus*. Les mécontents cherchent querelle aux Pandavas qui les battent, mais emmènent Draupadi sans que le mariage ait été célébré, aussi les Pandavas vont trouver Kuntî dans la forêt et Ardjuna le vainqueur lui dit :

« Je t'apporte l'aumône recueillie pendant la journée », et Kuntra, sans voir et sans regarder quelle était cette aumône, répond : « Partagez-la entre vous. »

C'est ainsi que la belle Draupadi devint l'épouse des cinq frères ; ce qui prouve que la polyandrie était admise à cette époque dans l'Inde, même parmi les Aryas.

A cause de cette belle conduite, et malgré l'opposition de Karna, le roi Daritaravâshtra rappelle les Pandavas de l'exil et leur donne, à la faveur de leur alliance royale, une part dans le gouvernement de ses États.

Le deuxième chant nous montre le roi Dhristaravâshtra, qui, prévoyant les querelles pouvant survenir après sa mort, se décida à partager de son vivant sa souveraineté entre ses fils et ses neveux qui représentaient en somme la branche aînée. Yudhisthira et

ses frères sont établis à Indraprastha pour gouverner le pays situé dans la vallée de la Yamunâ (Jumna).

Duryodhana et ses frères gouvernent Hastinâpura et la vallée du Gange. Or, d'après les us et coutumes de l'Inde antique, la suprématie appartenait au plus âgé des princes, c'était le fils aîné de Pandou, Yudhisthira.

Pendant les fêtes du *Râjasuya*, on offrait un sacrifice solennel, au cours duquel les autres princes devaient rendre hommage à leur arrivée en signe de vassalité ; ce fut là une puissante cause de jalousie pour les cousins qui entraînèrent Yudhisthira dans des parties de dés, dans lesquelles il perdit successivement contre Duryodhana son palais, sa ortune, son royaume, sa femme, ses frères et sa personne même.

Duryodhana s'empare alors de Draupadi et, en présence des Brahmes et des princes lui enlève ses vêtements, malgré ses cris et ses plaintes. Le dernier voile va tomber, lorsque la victime indignée invoque mentalement Vishnu-Krishna à son secours ; celui-ci accourt pour faire triompher Dharma (la justice) en danger ; pour cela, il enveloppe Draupadi d'un tissu léger, mais qui la recouvre cent fois. A la vue du prodige, toute l'assistance clame contre Duryodhana ; aussi le roi Dhritaravâshtra, craignant un châtiment des dieux, promet à Draupadi, pour détourner ce châtiment, la grâce qu'elle voudra lui demander ; elle désire la liberté des Pandovas. Ils l'ont donc. Mais ceux-ci, incorrigibles, veulent prendre leur revanche ; ils perdent encore, et dès lors ils sont obligés d'aller

passer douze années dans la forêt; Yudhisthira part avec ses frères et Draupadi. — On le voit, le poème montre l'immoralité du jeu et la violence de cette terrible et dangereuse passion, signe de décadence d'un peuple, et que subissent seules les nations, au premier degré de civilisation, ou sur le point de s'effondrer.

Le chant troisième (*Kairata-parva*, ou livre du montagnard) nous raconte cette vie au désert, tandis que le quatrième chant (*Virata-parva*) nous montre les cinq frères ayant terminé leur douze années d'exil et prenant du service chez le roi Virâta qui, les reconnaissant, leur promet son alliance.

Le cinquième chant (*Oudyaga-parva*) nous fait assister aux préparatifs de la guerre; nous y voyons l'énumération des chefs; du sixième chant au dixième, on voit successivement *Khrishna* (le noir), en qui s'est incarné Vishnu, proposer à Duryôdhana soit de choisir sa seule alliance, soit celle d'une grande armée; Duryôdhana commet l'imprudence de prendre ce dernier parti; aussi Krishna part et devient l'allié des fils de Pandou et l'écuyer d'Arjuna. Les armées des Gurus sont successivement commandées par Bhîsma, par Drona, par Karna et par Salya; les hauts faits de ces chefs sont racontés dans divers chants. Le dixième chant (*les Lamentations*) fournit des détails sur une attaque nocturne dirigée par les chefs qui ont survécu, contre le camp des fils de Pandou. Grâce à l'intervention de Krishna, l'attaque est victorieusement repoussée, mais les désastres sont très considérables; le douzième chant nous fait assister aux lamentations des femmes qui viennent éplorées, sur

le champ de bataille, reconnaître les blessés ou les cadavres de leurs maris ou de leurs proches. Nous y voyons également le désespoir du viel Daritaravâshtra et les regrets amers de Yudhisthira même; le douzième chant (*Cautra-parva*, livre de consolation) expose aussi les devoirs de la royauté et les moyens d'arriver à la délivrance finale.

Le treizième chant (*anouçasana parva*) nous montre Bhisma mourant, en exposant à Yudhisthira les devoirs de la société.

Le quatorzième chant décrit l'antique sacrifice du cheval (*Açvamédha*), que célèbre le vainqueur comme témoignage de sa suzeraineté.

Dans le quinzième chant, c'est la retraite de Daritaravâshtra au désert; dans le seizième, nous assistons à la destruction de la race des Yadavas, dont Krishna faisait partie. Ce seizième livre (*maulala parva*) nous raconte la mort de Krishna et la submersion de sa capitale : Dvaraka.

Tandis que Krishna, couché sur la terre nue, au milieu de la forêt, se livre à des réflexions philosophiques, il songe à ce que lui avait dit, autrefois, Gandhari, ce qui le décide à changer d'existence, quoique Dieu, pour échapper à l'attente du temps et de ses résultats. Et, tandis qu'il s'efforce de réprimer ses sens, sa pensée et sa parole en se plongeant dans une extase profonde, Djada, le chasseur de gazelles, le prenant pour un de ces animaux, l'ajuste avec son arc et le blesse de sa flèche *à la plante du pied, seul point vulnérable* dans la mythologie grecque (le talon d'Achille) puis, il se précipite pour s'emparer de sa

proie. Tout à coup, il reconnaît qu'il a commis un meurtre, il baise les pieds de Krishma tout troublé, celui-ci le console et s'élève aussitôt devant lui dans le ciel, entouré de gloire et de majesté.

Dans le dix-septième chant (*Le grand Voyage*) nous assistons à l'abdication de Yudhisthira, et son grand départ pour l'Himalaya et la sainte Montagne, le *Méru*. Dans ce voyage il perd sa femme, ses frères, et reste seul avec son chien. S'adressant alors à Indra, il lui dit :

— Où sont mes frères ? Je ne veux pas arriver au Swarga sans eux.

— Tu les y trouveras, répond le Dieu, après qu'ils auront quitté leur dépouille mortelle ; toi seul y seras transporté en chair et en os.

— Et mon chien, mon fidèle compagnon, me suivra-t-il ? Je ne puis le laisser ici, ce serait un crime.

— Mais les chiens n'entrent point au Swarga, dit Indra, il te faut donc abandonner le tien ; ou rester dehors.

Yudhisthira refuse. Alors Dharma (la justice) intervient et lui dit : « Tu as renoncé au char d'Indra en disant : Ce chien est mon fidèle compagnon. » A cause de cette bonne parole, il n'y a personne qui te soit supérieur ; aussi les mondes impérissables sont à toi et avec ton propre corps tu obtiens la voie parfaite. »

Indra fait alors pénétrer Yudhisthira dans la Swarga ; il y trouve Duryodhana et les autres Gurus, mais, n'y voyant ni sa femme, ni ses frères, il refuse de séjourner dans le ciel sans eux. Alors une sorte de

Mercure, ou messager des Dieux, le conduit dans les Enfers, où il voit sa femme et ses frères souffrir; ses proches le supplient de rester au milieu d'eux, afin qu'il prenne une part de leur souffrance pour diminuer la leur; il s'y résigne.

Il subit ainsi sa dernière épreuve, aussi les Dieux le félicitent, et il monte à la Swarga (au ciel) avec tous les siens qui redeviennent les personnages divins qu'ils étaient auparavant, et qu'ils avaient cessé d'être en même temps que Krishna, afin de revêtir une forme humaine pour travailler de concert avec lui à délivrer le monde des êtres méchants qui opprimaient l'humanité.

Comme on le voit, même en analysant rapidement ce poème, il renferme un monde d'idées, de pensées, de symboles et de légendes. Nous les étudierons ultérieurement dans le cours de notre travail, au fur et à mesure qu'ils deviendront utiles pour éclaircir des faits plus ou moins obscurs.

Après le *Mahabhârata*, nous devons nous étendre un peu longuement sur la *Bhagavad-Gîtà*, qui passe pour le dernier livre ou chant du poème que nous venons d'analyser.

BHAGAVAD-GÎTA

Ce terme signifie, en sanscrit, *chant excellent ou chant du Bienheureux ;* le poète suppose qu'avant la grande bataille épique de Kuruxetra, le cœur manque au héros Arjuna, quand il voit des armées fratricides sur le point d'en venir aux mains. Son écuyer, Krishna,

qui n'est autre que Vishnu même incarné, calme ses craintes en lui exposant la loi des transmigrations, et ce qui en résulte pour les bons et pour les méchants.

Voici une partie de ce qui précède :

« Arjuna. — O Krishnâ, quand je vois ces parents rangés en bataille, etc... Est-ce que nous ne devons pas éviter de commettre ce crime (la guerre) qui accomplit la ruine des familles ; celle-ci cause celle des religions éternelles de la famille ; les religions détruites, la famille entière est détruite par l'irréligion, car, par celle-ci, ô Krishna, les femmes de la famille se corrompent, de la corruption des femmes naît la confusion des castes, et par elle tombent dans les enfers les pères des meurtriers et de la famille même, puisqu'ils sont privés des offrandes (gâteaux et eau)... »

Ayant ainsi parlé au milieu des armées, Arjuna s'assit sur le bord de son char, laissant échapper l'arc et la flèche et l'âme toute angoissée de douleur ; alors Krishna lui dit : « D'où te vient ce trouble indigne des Aryas qui ferme le ciel et procure la honte, ô Arjuna ? Ne te laisse donc pas amollir, cela ne te convient nullement ; et, chassant une honteuse faiblesse de ton cœur endolori, lève-toi, destructeur des ennemis.

Arjuna. — O meurtrier de Madhu, comment dans le combat lancerai-je des traits contre Bhîshma et Drôna, eux à qui je dois rendre honneur ? Il vaudrait mieux pour moi vivre de pain mendié plutôt que de tuer des maîtres respectables, et, quand bien même je tuerais des maîtres avides, je ne vivrais que d'un pain souillé de sang...

Arjuna ne veut pas combattre, et, tandis qu'il demeure silencieux entre les deux armées, Krishna lui dit en souriant : « Tu pleures sur des hommes qui ne méritent point ces pleurs ; quoique tes paroles soient celles de la sagesse même, les sages ne pleurent ni les vivants ni les morts ; car jamais l'existence ne fait défaut ni à toi ni à ces princes, et jamais nous ne cesserons d'être tous, tant que nous sommes, et dans l'avenir. De même que, dans ce corps mortel, sont tour à tour l'enfance, la jeunesse, la maturité et la vieillesse, de même, après la mort, l'âme acquiert un autre corps, et là, le sage n'est point troublé par rien... L'homme ferme dans le plaisir et dans la douleur devient, ô Bhârata, participant à l'immortalité !

« Celui qui n'est pas, ne peut être, mais celui qui est ne peut cesser d'exister ; ces deux choses, les sages, qui voient la vérité, en connaissent la limite.

« Sache-le, il est indestructible, Celui par qui a été développé cet Univers : la destruction de cet Impérissable, nul ne peut l'accomplir.

« Et ces corps qui finissent procèdent d'une Ame éternelle et indestructible. Combats donc, ô Bhârata, et n'aie aucune pitié.

. . . .

« De même que nous quittons des vêtements défraîchis pour en prendre de nouveaux, de même l'âme quitte les corps usés pour en revêtir de nouveaux.

« Rien n'a d'action sur elle, ni flèche acérée ni flamme vive ; l'eau ne l'humecte pas plus que la vertu ne la dessèche. »

Le Bienheureux continue son discours, et Arjuna

n'est nullement convaincu; il fait de nombreuses observations à son interlocuteur. Toutes ces pages sont admirables; malheureusement, il faut savoir nous borner. Nous passerons donc les chapitres suivants, malgré les beautés qu'ils renferment; ces chapitres ont pour titre : *Yoga de l'œuvre ; Yoga de la science ; Yoga du renoncement des œuvres ; Yoga de la soumission de soi-même; Yoga de la connaissance; Yoga de Dieu indivisible et suprême; Yoga du souverain mystère de la science* ; nous donnerons quelques extraits de ce chapitre, qui mériterait d'être étudié et commenté tout au long; nous nous bornons à une simple analyse. — Le Bienheureux va exposer la la science mystérieuse dont la possession délivre du mal. — Il nous dit que les hommes qui ne croient pas à la Foi ne viennent pas à lui et retournent à toutes vicissitudes de la mort ; et il dit : « C'est moi qui, doué d'une force invisible, ai développé l'Univers ; en moi sont contenus tous les êtres, et je ne suis pas contenu en eux ; d'aucune manière, les êtres ne sont pas en moi : tel est le mystère de l'Union souveraine... A la fin du Kalpa, les êtres rentrent dans ma puissance de création, et, au commencement du Kalpa, je les émets de nouveau.

« Immuable dans cette puissance de création, je produis ainsi par intervalles tout cet ensemble d'êtres sans qu'il le veuille et par la seule vertu de mon émanation. »

Ce chapitre se termine ainsi : « Placé en ce monde périssable et occupé par le mal, adore-moi. Dirige vers moi ton esprit ; et, m'adorant, offre-moi ton sacri-

fice et ton hommage. Alors, en Union avec moi, ne voyant plus que moi seul, tu parviendras jusqu'à moi.

Le chapitre x a pour titre, le *Yoga de l'excellence;* le chapitre xi, *Vision de la forme Universelle;* c'est la description de l'Être suprême, qui dit lui-même tout ce qu'il est ; puis, désirant se montrer à Arjuna, il lui donne une vie céleste, car il ne pourrait le contempler avec les yeux du corps.

« Lorsque Hari, seigneur de la Sainte-Union, eut ainsi parlé, il fit voir au fils de Prithâ son auguste figure.

« Si, dans l'immensité du ciel, éclatait tout à coup la lumière de mille soleils, elle serait comparable à la splendeur du Dieu. Là, dans le corps du Dieu des Dieux, le fils de Pându vit l'Univers entier, mais d'un seul tenant dans sa multiplicité.

« Alors, frappé d'admiration et de stupeur, les cheveux tout hérissés, Arjuna baissa la tête en joignant ses mains au-dessus d'elle et s'écria :—O Dieu, je vois en ton corps tous les Dieux et les troupes des êtres vivants, et ce grand Brahmâ assis sur le lotus, et tous les Rishis et tous les serpents célestes.

« Je te vois avec une infinité de bras, de poitrines, de visages et d'yeux, avec ta forme infinie ; je te vois, Universelle Forme, sans commencement ni fin, sans milieu. Tu portes la tiare, la massue et le disque, montagne de lumière resplendissante de tous côtés, je puis à peine te regarder, car tu brilles plus que le feu, plus que le soleil, et cela dans ton immensité ; etc. »

Nous n'insisterons pas plus longuement sur cette

œuvre admirable de la littérature hindoue que nous aurons du reste occasion de mentionner et de commenter dans le courant de notre étude, et nous passerons à l'Harivansa.

HARIVANSA.

L'*Harivansa* ou l'*Harivança* est un poême qu'on retrouve souvent à la suite du *Mahabhârata*, dont il forme, nous l'avons déjà dit, le complément; car le mot Harivança signifie littéralement *Généalogie de Hari*, c'est-à-dire de Vishnu qui s'était incarné dans krishna *(le noir)*, lequel joue un très grand rôle dans le poème du *Mahabhârata*. Ce même poème forme aussi une sorte de complément au *Puranas* en ce qui concerne les légendes qui se rapportent à Vishnu.

Le Harivança, qui est antérieur au Puranas, appartient d'une façon évidente à la secte de Vishnu, mais, sans s'arrêter d'une manière exclusive à quelqu'une de ses incarnations.

En somme, le Harivança n'est, sous une forme épique, qu'une compilation très développée des écrits antérieurs sur Vishnu, récits écrits ou conservés par la tradition populaire, et tous relatifs à ce dieu, mais incarné uniquement dans Khrisna.

Comme poésie et philosophie religieuse, l'Harivança n'égale certainement pas le *Vishna purana* et le *Bagha vata purana;* sa rédaction, faite d'après d'anciens récits, précéda du reste celle des deux puranas.

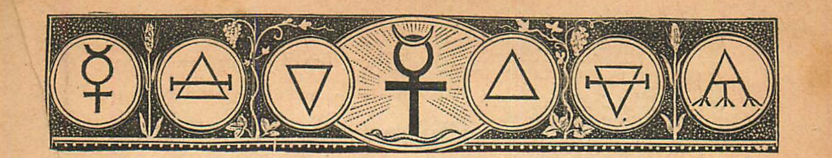
Le poème a été traduit en français par Langlois, en 2 vol. in-4, 1835.

A la demande de quelques lecteurs, nous donnerons à la fin de la littérature hindoue une bibliographie des livres sanscrits, tamoul, etc., soit anglais, soit français.

Dr J. Gardener

(*A suivre.*)





PARTIE LITTÉRAIRE

UN RÊVE SUR LE DIVIN

(*Suite.*)

IV

La voix se tut.

L'âme de ma grande amie reprit...

. . . .

Je t'ai déjà dit, je crois, que le triomphe du mal sur terre affecte Dieu. L'arrêt des efforts psychiques des hommes dans la voie du perfectionnement idéal peuple les cercles inférieurs de la vie uranienne et diminue l'ascension des âmes vers les cercles supérieurs. Lorsque les forces matérielles triomphent trop de la puissance psychique, et éteignent sous leur opacité les efforts de la lumière, Dieu fait entrer ses réserves dans la lutte et suscite un prophète qui dissipe les ténèbres, renouvelle la part de clarté néces-

saire à la vie psychique et délivre les âmes menacées, engourdies et prisonnières des corps.

Dieu ne confie la révélation des vérités qui éclairent l'homme sur le divin qu'à des âmes divinisées. Elles seules peuvent apporter sur terre la « bonne parole ». Chaque prophète ajoute un héritage de vérité, de sagesse et d'amour à l'héritage laissé par ses précurseurs. Tous proportionnent les lumières qu'ils répandent au développement psychique des peuples qu'ils dotent d'une part de connaissance divine.

Dieu envoie l'un de ses fils au secours des âmes les plus proches des abîmes du mal, et non à celles qui côtoient la vérité.

Dieu est si étranger à la matière, à la nature, à leurs formes et aux images de l'esprit humain, qu'il s'inquiète peu des simulacres et des fétiches par lesquels l'homme le représente ou le conçoit. N'ayant de rapport qu'avec l'âme, il ne juge les dogmes religieux que par leur influence sur l'élévation psychique.

Dieu ne s'arrête pas aux divergences de la foi, mais il en mesure la proportion. Celui qui croit sincèrement au divin est partout et à valeur égale l'élu de Dieu, de quelque façon qu'il croit ; Dieu n'écarte de ses voies que celui qui le nie, et il laisse la matière et l'esprit n'être que matière et esprit.

Le divin concentre toutes les idées religieuses et accepte les élans de toutes les prières. Une seule religion ne peut résumer l'universalité des formes d'adoration, c'est pourquoi chacune n'a qu'une part de vérité et n'est pas la vérité ; mais toutes les âmes, à

quelque confession qu'elles appartiennent, peuvent s'élever vers Dieu.

Spinoza affirme que : *Dieu est la substance étendue*. Pourquoi la lumière aurait-t-elle besoin d'être l'espace qu'elle traverse ? Pourquoi est-il nécessaire que l'étendue soit substance ? Il est plus vrai de dire que la substance, matière déterminée, se meut dans l'étendue indéterminée et infinie.

Spinoza ajoute : *Dieu est la substance connaissance*. Dieu, s'il est substance, doit être toute la substance ; or toute la substance ne pouvant acquérir la connaissance du divin, Dieu serait à la fois connaissance et non-connaissance en certaines parties de soi ?

Il s'incarne suivant la forme, conclut le philosophe. Comment Dieu, s'il était substance, aurait-il besoin de s'incarner suivant la forme, qui est substance elle-même ? Dieu, s'il est substance, n'est-il pas tout incarné dans la substance, quelles que soient ses formes ?

Pourquoi Dieu âme universelle serait-il incarné dans la matière, puisque l'incarnation matérielle pour l'âme est l'une des étapes inférieures de la vie psychique ?

Le peuple a une part de divin proportionnelle à la quantité d'âmes qu'il représente. Si un peuple est en perfectibilité, il a la voix de Dieu : *Vox populi, vox Dei*. Si le mal triomphe en lui, Dieu se retire, et il n'a que la voix du mal.

V

La première âme qui m'avait parlé me dit :

. . . .

L'homme antique que tu admires et qui a sa grandeur cherchait à se connaître soi-même. Après s'être beaucoup observé, il en était arrivé à cette connaissance ; et la preuve, c'est qu'il n'a été dépassé par l'homme moderne ni dans la peinture de ses passions ni dans la reproduction de ses formes.

L'homme moderne s'est détourné de la vie antique, et il s'est cherché, non dans la connaissance de soi, mais dans les conditions de son milieu ; il s'est égaré parmi les complications des choses, s'est disséminé et perdu.

Connais-toi dans ton milieu est aujourd'hui la formule de l'homme. Or le milieu matière ne peut être approprié qu'aux seules jouissances matérielles de l'homme. Dieu n'étant pas substance, mais seulement germe psychique dans l'homme, aucun milieu, aucune voix des choses ne peuvent révéler le divin.

Dieu ne répond qu'aux interrogations de l'âme et ne se manifeste que psychiquement.

Ce n'est pas dans la vérité, mais dans la recherche de la vérité, que l'homme trouve la vertu céleste. Celui qui accuse Dieu de ne pas lui livrer à première réquisition la vérité irréfutable et transmissible, est aussi impie que celui qui la nie.

Lorsque l'homme est en possession d'une part

suffisante de vérité, la vie lui devient inutile. Débarrassé du fardeau des sophismes accumulés par les siècles et par l'erreur, son jour est venu de s'élever au-dessus de l'humanité et de la nature, de vivre de la vie supérieure et uranique.

L'homme à qui la mort arrache un être adoré croit son malheur sans égal ; mais qu'il s'imagine la torture de l'âme délivrée du corps qui essaye d'attirer à elle l'âme que la vie retient prisonnière ? Les liens que la mort brise ne sont-ils pas semblables à ceux que brise la vie ?

La mort ajoute à sa douleur l'implacable clairvoyance. Son âme voit à nu l'âme du vivant.

Que ne souffre pas alors l'âme uranique si elle juge l'âme terrestre, dont elle est séparée, incapable de franchir pour la rejoindre les degrés ascensionnels de l'uranisation, si elle prévoit que, trop faible pour se perfectionner en une existence, l'âme vivante est menacée de réincarnations successives qui retarderont indéfiniment l'heure de la commune réunion, enfin si l'âme uranique assiste à l'oubli, à la trahison de ce qu'elle aime !

Le temps, qui efface bien des regrets dans la vie terrestre n'existe pas dans la vie uranique, où l'heure présente est constante, l'image perpétuelle, le chagrin sans illusion.

Si l'âme du vivant est indigne de l'amour, c'est en un instant que l'âme du mort en a la preuve et que son bonheur se brise. Le vivant, si le mort est indigne de lui, peut croire toute une vie à son amour, se préparer à le perdre, espérer le retrouver.

Entre l'âme du vivant et l'âme du mort, la communication reste complète. Si une affection idéale, surhumaine, les a unis, ils possèdent l'amour céleste, ils s'aiment uraniquement pour l'éternité.

Il faut, pour l'amour divin, recevoir stoïquement l'épreuve humaine comme un soldat reçoit le baptême du feu pour l'amour de la patrie.

Ne jamais se retourner en arrière si une branche de la forêt humaine ou une balle ennemie vous frappe. Le but est en avant, à l'assaut de la redoute ou du ciel.

Toujours plus haut ! on arrive à dominer la douleur humaine, qui ne peut plus vous atteindre. Défier le mal et marcher au feu, héroïquement, c'est réduire à l'impuissance la portée des armes de l'ennemi.

Aucune âme, nous l'avons déjà dit, ne peut conquérir en une seule existence la perfection, mais toutes peuvent marcher plus ou moins vite, plus ou moins résolument dans le cercle de la perfectibilité qui leur est tracé.

VI

L'antiquité à laquelle instinctivement tu attribues une valeur religieuse, fut, à son aurore, proche de Dieu ; mais elle a été de la religion, c'est-à-dire de la science sacrée, à la science profane. Aujourd'hui l'avenir est meilleur, car les peuples vont de la science profane à la science sacrée, c'est-à-dire à la religion.

Le péril est, durant les périodes de transition, de voir ceux qui n'ont été initiés qu'humainement uti-

liser des puissances supérieures à la nature. Ces puissances, qui, maniées religieusement, seraient bienfaisantes, deviennent malfaisantes et renouvellent en sens inverse les calamités du moyen âge.

Lorsque l'Eglise, devenue ignorante, abandonna les traditions de la science sacrée, les clercs recueillirent quelques bribes de la thaumaturgie, de la magie, et en tirèrent tout le mal possible.

Aujourd'hui que les sciences occultes se reconstituent, ceux qui en découvrent les puissances en ignorent les lois saintes et font courir aux âmes le même danger de folie qu'elles coururent au moyen âge avec la sorcellerie.

Le spiritisme est un degré très inférieur de l'initiation aux sciences sacrées.

Les spiritistes exigeant des manifestations matérielles des âmes, coups frappés, apparitions, etc., ne s'adressent qu'à des âmes inférieures encore attachées à la terre, prêtes à être réincarnées pour expier des fautes ou des crimes. Ces âmes répondent par des manifestations grossières, trompeuses, en rapport avec leur imperfection.

A mesure que les âmes s'élèvent dans les degrés uraniques, elles deviennent de plus en plus lumière et de moins en moins matière. La communication avec elles n'est possible que par des âmes dégagées des passions et des intérêts terrestres qui déjà sont idéalisées.

Le spiritisme s'efforce de ramener l'âme céleste à la matière, l'uranisme guide l'âme humaine vers la lumière.

L'une des erreurs du spiritisme, laquelle engendre les autres, c'est qu'il confond l'esprit, force organique, avec l'âme, puissance immatérielle.

La mort matérielle est la révélation de la vie psychique ; si l'on veut rester en communion avec l'âme d'un mort et en recevoir des inspirations, il ne faut pas l'évoquer dans sa vie corporelle détruite, lui demander des manifestations matérielles, il faut soi-même se perfectionner abstraitement, s'élever idéalement pour se rapprocher des voies divines où ascensionnent les âmes.

VII

Tour à tour et comme pour jeter dans mon esprit un dernier écho de ses conseils, chacune des âmes de mes grands amis me parla en me quittant. Ma plume courut sans interruption et traça ce qui suit :

. . . .

Toute jouissance humaine correspond à une souffrance uranique ; toute souffrance humaine est une conquête uranique. La cause la plus puissante du perfectionnement pour l'âme humaine est l'épreuve : elle y puise toute sa force. Quand les âmes détachées du corps sont admises dans les cercles de la vie uranienne, qu'elles ont pris rang pour s'élever vers Dieu, si elles ont à expier des fautes humaines, c'est par la répétition de jouissances identiques à celles qu'elles ont éprouvées dans la faute que Dieu les punit.

Une âme uranienne peut expier les fautes de ceux qu'elle aime et qui sont demeurés sur la terre, si elle

veut être unie à eux dans la vie éternelle. Le sacrifice de soi par les semblants de la jouissance humaine est aussi héroïque en Uranie que le sacrifice de soi par la souffrance sur cette terre. Pour l'âme uranisée, ce que lui rappelle les étreintes de la matière est une torture, de même que les visions d'insaisissable perfectibilité pour l'âme rivée au corps sont une torture.

L'accouplement de l'âme et du corps est douloureux pour l'âme en raison du degré de son initiation. Lorsque l'âme est complètement initiée durant la vie humaine, elle a le tourment de la vie uranienne. Sans cesse elle veut échapper à sa prison ! aveuglée par l'opacité du corps, par la grossièreté des sens, elle ne peut voir les cercles uraniens dont elle a la perception. Ce n'est qu'à l'état mystique, conquis au prix d'excitation maladive, que l'âme enchaînée au corps arrive à entrevoir le divin. Mais Dieu condamne la recherche de l'excitation maladive comme il condamne le suicide.

Lorsqu'une âme uranienne divinisée consent à se réincarner dans un corps, elle a la connaissance complète de l'épreuve humaine qu'elle va subir. La mission qu'elle doit accomplir lui est à ce moment révélée tout entière. Si elle l'accepte, elle ne peut, une fois réincarnée, échapper à la souffrance par des retours à la vie supérieure qui la détourneraient de son but de moralisation.

Ainsi les souvenirs des existences antérieures de l'âme sommeillent dans le corps, et Dieu ne les laisse se réveiller qu'au moment où l'âme est prête à se dégager de son épaisse et obscurcissante enveloppe.

L'un des arguments des matérialistes contre nos existences antérieures est l'absence de souvenir ; or y a-t-il rien de plus fugitif que le souvenir ? Il ne subsiste en général, même dans notre existence actuelle, qu'en raison de l'influence qu'il a sur cette existence. Nous ne nous rappelons rien de notre première enfance, et cependant nous l'avons vécue ; les faits de nos existences antérieures ont souvent aussi peu d'importance dans nos existences suivantes que ceux de notre enfance dans celles-ci. D'ailleurs nous sommes autres en réalité, et nous ne gardons des existences précédentes que ce qui doit servir à notre développement psychique. Qu'importe une guenille usée, et qui se rappelle de l'avoir portée ?

Une pensée supérieure préside d'ailleurs à nos oublis. Dieu veut que nous ignorions la voie que nous devons suivre, pour que notre mérite soit plus grand à la découvrir. La mort venue, lorsque nous sommes délivrés de notre organisme, que nous nous sommes élevés, nous voyons mieux les chemins parcourus. De notre vivant, nous ne pouvons voir réellement que ce que notre œil embrasse ; comment verrions-nous les choses antérieures avec nos yeux présents ?

Les âmes uranisées détestent le passé. Tant qu'il existe pour elles, c'est qu'elles ne sont pas délivrées de ses errements. Le but de l'existence humaine étant d'éclairer, d'idéaliser, d'ennoblir l'âme, de l'arracher aux passions matérielles, le résultat, le but seul a sa valeur. Quelle fleur brillante porte la marque de l'engrais qui l'a nourrie et de l'instrument qui a sarclé les mauvaises herbes autour d'elle ?

Dans les expressions du langage humain comme dans tout ce qui s'observe à la clarté de la lumière uranique, on retrouve la trace des vérités supérieures. Les matérialistes eux-mêmes sont forcés d'employer les termes qui entrent dans le langage sacré des initiés. Pour les athées comme pour les croyants, le crime, la faute, les remords sont lourds, c'est-à-dire soumis aux mêmes lois de pesanteur que la matière, qui est le mal. Tout ce qui se rapporte au bien ne peut se qualifier qu'avec les termes uraniens de lumière, d'élévation, d'allégement. Les expressions communes aux matérialistes et aux uranisants peignent les joies supérieures ou les maux inférieurs à l'aide du même vocabulaire.

JULIETTE ADAM.

(*A suivre.*)

BERNARD LE TRÉVISAN

LÉGENDE DU XVe SIÈCLE

Parmi les mariniers et les gueux sordides qui, par les chaudes journées du mois d'août 1481, se vautraient aux derniers rayons du soleil sur l'herbe qui tapissait les berges de la Seine dans Paris, un homme, un vieillard, se tenait assis, les genoux à la hauteur du menton, la tête dans les mains, sur le bord de l'eau, à la porte de l'île de la Cité.

Rien ne pouvait le tirer de la rêverie profonde où il était plongé ; des marmots, à quelques pas de lui,

s'ébattaient bruyamment, se roulant à qui mieux mieux sur l'herbe desséchée, et poussant des cris de joie à chaque culbute ; dans une barque, des escholiers et des ribaudes en liesse descendaient la Seine en chantant les vieux refrains de France mollement rythmés par le bruit léger des rames frappant l'onde en cadence ; étendu de son long à l'ombre d'un arbre, un archer dormait ; des bateliers s'appelaient entre eux pour aller boire à la prochaine taverne..... le vieillard, lui, songeait.....

« Tu aurais donc travaillé pendant soixante ans à la recherche de la pierre philosophale ; tu aurais sacrifié plus de 30.000 écus ; tu aurais passé ta vie dans les privations les plus dures, ne te donnant aucun répit, surveillant jour et nuit tes matras ou tes creusets, les mains rongées par les liqueurs corrosives, les poumons attaqués par les esprits secs et chauds, les yeux fatigués par la lecture de vieux manuscrits presque indéchiffrables, et, lorsque au prix de tant de souffrances tu es parvenu au sanctuaire, lorsque, enfin, tu as parfait le grand Œuvre, toi, Bernard le Trévisan, tu irais profaner la science en la livrant aux gentils, à cette vile multitude qui ne cherche à faire de l'or que pour acheter des plaisirs impurs ! Non, non, cela ne se peut ! Emporte avec toi ton secret dans la tombe, ne le révèle à personne, pas même à tes frères en Hermès !. . . . .

. . . .

« Et pourtant, serais-tu assez égoïste pour faire une telle chose ?

« Toi-même, n'as-tu pas eu recours à ce que les

anciens ont laissé après eux? Dans tes recherches, leurs écrits n'ont-ils pas été pour toi de puissants auxiliaires; et aurais-tu maintenant la Science, si tu ne l'avais apprise dans leurs manuscrits? Il serait douloureux de savoir que des vilains abusent de tes enseignements, mais aussi combien d'adeptes sont dignes d'être initiés, qui tâtonnent encore dans l'obscurité des anciens auteurs et travaillent avec opiniâtreté !

Quiconque possède une vérité doit en faire part à ses frères : c'est l'aumône de l'âme... Mais, voir d'indignes charlatans posséder la sainte Science dans son intégrité ; voir leurs mains sacrilèges souiller la Pierre des Sages; voir l'Elixir des Philosophes prolonger dans des orgies démoniaques la vie d'hommes inutiles à la Science; voir ces pervertis jouissant d'un bien mal acquis insulter à la vertu... non, non! périssent plutôt mille fois ma découverte et mon nom! Et quand je pense à ces savants laborieux et infatigables, qui, dans le silence et la solitude de leur laboratoire, poursuivent avec âpreté la recherche de la Pierre d'Hermès, jamais lassés, jamais rebutés, priant Dieu, arrachant un à un ses secrets à la Nature; quand je pense surtout à ce jeune homme que j'ai vu maintes fois songeur devant le portail de Notre-Dame, ce magnifique hiéroglyphe alchimique, je ne puis m'empêcher de m'intéresser à ces obscurs laborieux. Que de fois l'ai-je vu triste, à la suite sans doute de quelque expérience avortée, promener ses pas dolents du Charnier des Innocents à Saint-Jacques-la-Boucherie, cherchant, dans les énigmes de Flamel, la vérité... Combien de douce résignation dans sa voix le jour où,

m'adressant pour la première fois la parole, il me demanda timidement mon avis sur les cinq Vierges Folles et les cinq Vierges Sages du portail central de la Cathédrale! Ne dois-je pas venir en aide à tant de foi et de persévérance? Celui qui sait doit enseigner; à quoi sert une lampe sous un boisseau, a dit le Seigneur...

Le soir tombait sur Paris fatigué, les marmots n'étaient plus là; les gueux, clopin-clopant, avait regagné la Cour des Miracles; les chants des escholiers, comme un vague murmure, mouraient dans l'éloignement; une brume légère estompait de larges teintes grises les moulins du Pont-Neuf. Le Trévisan, amolli par cette chaude soirée, hésitait encore.

Un bruit de pas vint le tirer de sa rêverie ; il se retourna et reconnut le jeune homme auquel il songeait quelques instants avant.

« Sieds-toi là, près de moi, dit-il; c'est Dieu qui t'a conduit... » et, comme le jeune alchimiste restait embarrassé, le Trévisan lui demanda amicalement où en étaient ses recherches.

« Maître, répondit-il, la nuit m'environne toujours; aucun rayon de lumière n'est encore venu m'indiquer le chemin du Sanctuaire. Pourtant nul labeur ne m'effraye ; nulle privation ne me fait reculer ; l'espérance me soutient, et j'attends de Dieu le mot qui doit m'illuminer. Il faut prendre le temps comme il vient; remercier Dieu du bien qui nous arrive et souffrir le mal par amour du bien. »

« — Ah ! mon fils, vous êtes digne de savoir, et je m'étonne fort que le Très-Haut n'ait pas encore couronné vos travaux.

« — Que voulez-vous ? C'est que je ne suis pas encore digne. Il me faut encore travailler, lire et prier. Et alors seulement je pourrai trouver......

« — Mon fils, dit tout à coup le Trévisan, moi, j'ai trouvé. Pourquoi vous le cacher plus longtemps ?

« N'espérez pas que je vous dévoile tout ; mais, comme je vous estime fort, je vous laisserai ce que je sais par écrit, en subtiles allégories. Vous êtes un chercheur, vous trouverez certainement. »

Il se tut. Le jeune homme lui avait pris la main ; il la porta en tremblant à ses lèvres :

« — Maître... » dit-il.

« — Priez Dieu pour moi, » lui répondit le Trévisan. Et ils s'éloignèrent.

La nuit était complètement tombée. La Tour de Nesle et le vieux Louvre profilaient, dans l'azur sombre, leurs tourelles crénelées. Au beffroi de l'hôtel de ville, la cloche tintait le couvre-feu. Sur la berge, maintenant déserte, l'archer, réveillé par la fraîcheur de la nuit, s'étirait, humant les parfums que la brise apportait de la campagne.

SAINT FARGEAU.



BIBLIOGRAPHIE

La Vie du Bouddha

La Vie du Bouddha, suivie du bouddhisme dans l'Indo-Chine, par E. LAMAIRESSE ; ancien ingénieur en chef des établissements français de l'Inde. Un vol. in-18 de la *Bibliothèque des religions comparées*. Paris, G. CARRÉ, éditeur, 1892.

La multiplicité des légendes hindoues, et plus encore la manière dont elles se forment, dont elles se perfectionnent et dont elles s'amplifient en passant de bouche en bouche, rendent fort difficile la tâche du savant qui veut, d'un groupe de ces épopées populaires, tirer des notions certaines. C'est ce qui est arrivé pour la personne du Çakya-Muni ; les études persistantes que les Européens ont faites du Lalita-Vistara, des Puranas, des Sutras, de bien d'autres recueils encore, n'ont pu qu'aboutir à de grandes divergences d'opinions : opinions qui ne seront jamais que des hypothèses. D'ailleurs, ce n'est pas là un point dont la solution soit importante ; mais les essais que l'on a tentés dans un sens ou dans l'autre « ont un grand prix, car ils ont jeté un jour très-vif sur les phases connexes de l'évolution religieuse dans l'Inde, Vichnouvisme et Bouddhisme. » Voici d'ailleurs, résumées par un orientaliste éminent, M. Sénard, les conclusions diverses

auxquelles sont arrivés les chercheurs modernes : « Ou bien les données historiques sont le noyau primitif et comme le foyer central de la biographie du Bouddha, et les éléments légendaires représentent un travail ultérieur, en quelque sorte accessoire, sans cohésion nécessaire ; ou bien, inversement, les traits mythologiques forment un ensemble lié par une unité supérieure, et antérieure au personnage sur lequel ils sont fixés, et les données historiques ne leur ont été associées qu'en vertu d'un remaniement secondaire. »

Si l'on considère ce dilemme à la lueur de l'ésotérisme, on verra que les deux termes en sont vrais ; Gautama, en effet, a été précédé de vingt trois autres Buddhas, qui tous ont dû suivre la même évolution morale et intellectuelle que lui : il n'y a qu'une sagesse et qu'une vertu ; seuls ont pu différer les milieux où ils ont passé, et les événement particuliers de leur vie. L'opinion de M. Sénard est donc que le type du Buddha est formé de traditions mythiques auxquelles les légendes ultérieures ont servi de cadre ; M. Kern, qui a écrit après lui, a exagéré cette opinion, en faisant du Buddha un mythe solaire : idée ingénieuse et vraie si on la considère au point de vue spéculatif. En somme, pour M. Sénard « le puissant essor du Bouddhisme à son origine ne s'explique que par l'impulsion qu'il reçut d'une agitation plus générale dont il prit la tête, et par la collaboration latente, mais active, d'instincts religieux puissants jusque-là mal satisfaits ; » il s'appuie surtout, dans sa démonstration, sur les monuments de Bharuth, et

conclut enfin à l'identité des Buddhas successifs et des incarnations vischnuites.

L'antithèse a été soutenue par deux savants éminents, MM. Eitel et Oldenberg. Ils s'appliquent à différencier le Buddhisme des systèmes contemporains : le Buddhisme n'est pas pessimiste : « Je suis venu pour faire cesser la triple douleur du monde, » dit Buddha ; puisant aux pures sources du canon pâli, Oldenberg a pu prouver que la région qui fut le berceau du Buddhisme était aryenne, que les Sakyas étaient aryens, que Kapilavot existait en effet, enfin qu'en dehors « du système ésotérique, apanage du brahmanisme sacerdotal, tout entrait dans un courant exotérique, à la fois héroïque, mythique, et philosophique, qui était très puissant bien des siècles avant qu'il eût reçu la forme qu'il revêt dans les Pouranas parvenus jusqu'à nous. »

Enfin voici la conclusion que tire de tout ceci M. Lamairesse dans la préface de son dernier volume :

« Le grand véhicule buddhiste (buddhisme du Nord) a été en grande partie le prolongement d'un Vichnouvisme ancien, et le Vichnouvisme moderne a été, en grande partie, le prolongement du Buddhisme du Nord ébranlé ; ce sont les travaux de M. Sénard qui, plus féconds et plus concluants qu'il ne l'a prétendu lui-même, ont le plus contribué à mettre en lumière cette continuité, cette double genèse, la grande ligne de l'évolution religieuse de l'Inde. » Ce sont ces traits que M. Lamairesse a mis en lumière dans cette *Vie de Buddha* ; il y a réuni, autour du récit historique fait d'après la légende

birmane, les narrations de détail, les variantes curieuses ; les observations, les remarques, les commentaires que son érudition a pu recueillir chez les orientalistes modernes. Au fur et à mesure que se déroule la légende de Gautama, sa doctrine est développée, les progrès en sont dépeints ; l'auteur indique les sources probables où se féconda la pensée de Buddha, les systèmes auxquels il fit des emprunts : tels que la philosophie de Kapila, le Yoga de Patandjali, etc.

Si la description de la Voie de Bodhi est un peu passée sous silence, si les efforts de Gautama vers la Sapience ne sont pas exposés avec tous les détails que certains lecteurs aimeraient à trouver, en revanche, nous sommes mis au courant de la prédication du Buddha, de sa méthode, de sa tactique pour attirer les âmes, de ses procédés de thérapeutique mentale ; si je puis m'exprimer ainsi, nous avons l'esprit, sinon la lettre, de ses discours, recueillis dans les Sutras ; de la sorte les passages principaux de la loi, les préceptes moraux les plus significatifs sont estimés à leur valeur, et on acquiert une perception plus nette du mouvement buddhiste, de ses caractéristiques nombreuses, de son influence, de ses potentialités probables.

« La description de l'ordre religieux bouddhique est le complément obligé de la vie du Bouddha. C'est dans l'Indo-Chine, à Siam et dans la Birmanie qu'on en trouve le modèle le plus parfait. Cette circonstance, jointe à l'intérêt que présente l'Annam pour la France, motive l'exposé de l'état religieux de l'Indo-Chine qui termine ce volume. » Les croyances populaires en Birmanie, les différences

du culte et des corps religieux dans ce pays et à Ceylan, les cérémonies privées, les monuments religieux sont décrits avec beaucoup d'intérêt; de même pour les coutumes et les usages cultuels de Siam, du Cambogde, du Laos, de la Cochinchine, de l'Annam et du Tonkin. Le tout corroboré par des témoignages de voyageurs et d'écrivains autorisés, tels que Mgr. Bigandet, Barthélemy Saint-Hilaire, William Monier.

On le voit, le présent livre est très nourri de faits et de pensées, tous également bien distribués et exposés avec clarté; c'est une œuvre savante, et qui peut tenir un bon rang au milieu de cette littérature spéciale qu'a fait éclore Buddha au milieu de nous.

SÉDIR.

Thulé des Brumes

Thulé des Brumes, par ADOLPHE RETTÉ. 1 vol. de la bibliothèque Artistique et Littéraire. Paris, 1891. Avec un portrait à l'eau-forte par E.-H. MEYER.

« Les réalités du monde m'affectaient comme des visions,
« et seulement comme des visions, pendant que les idées
« folles du pays des songes devenaient en revanche, non
« la pâture de mon existence de tous les jours, mais posi-
« tivement mon unique et entière existence elle-même... »
Qui dit cela? Egoens le « métaphysicien ».

C'est ainsi que M. Retté nous pose, dès le début, l'idée mère et la marche de son livre. Pour qui connait la

symptomatologie des excitations artificielles, cette œuvre a été inspirée par le haschich, et, dès lors, il reste bien peu de champ à la critique littéraire ; les tableaux qui se présentent à l'imagination des fumeurs de chanvre se rattachent à leurs états d'âme ou à leurs préoccupations d'esprit ; la forme dont le poète revêtira ces rêves sera seule à examiner, et, pour le cas présent, cette forme est exquise en son genre. Quelques mois d'une « existence anormale et grandiose » sont ainsi retracés ; véritables « mémoires du Rêve, » manifestations de la vie inconsciente, fleurs bizarres et peu saines écloses aux haleines lourdes qui montent de l'océan des Forces astrales négatives, formes, reflets, miroitements, idées imprécises, conceptions ébauchées, que l'art habile du poète fait défiler devant nous : matérialisations

... de choses crépusculaires,
Des visions de fin de nuit (1).

fixations de l'Insaisissable, photographies de mirages troublants, tout cela est décrit merveilleusement, dans une langue souple et riche : livre de chevet pour les âmes très complexes, à qui le poète s'adresse fraternellement, malgré une certaine sévérité d'expressions ; on sent que volontairement, il a décidé ce sacrifice temporel de sa conscience et de sa Volonté, pour savoir, pour sentir, et aussi pour « boire l'oubli frais » qui doit se trouver au calice de ces fleurs d'Iwel :

Les tableaux fantastiques défilent sans relâche : et attirants, grotesques et terribles, mystérieux toujours, et on se laisse emporter au courant très doux de ces imaginations désordonnées, de ces notations exquises, de ces puérilités, de ces fables, de ces brumes :

O poison sidéral où fulgure le Rêve !
Unique trône : Illusion !
. . . .
Adieu la vie sans ailes et la grise raison :
Les nuées ont fui où fut ma prison.

Sous diverses apparences, le Moi du poète peine vers la découverte de l'Ile heureuse, royaume du silence et du

(1) Paul Verlaine.

non-Etre ; chemin faisant, il groupe des âmes inquiètes, assoiffées comme lui d'impossible :

« Bons pèlerins, avancez toujours droit au milieu de la route ; pèlerins de mon désir, marchez les yeux fixés sur les coupoles d'or et les tours de bronze de la cité d'orgueil où mes cloches tintent la Pâque du renoncement... » ; dociles, les bons pèlerins marchent sans trêve vers le but qu'on leur dépeint : « Ecoute, il est une île si perdue au fond de la mer Boréale qu'il faut être *nous* pour la connaître. La proue de nul navire n'a violé son unique plage ; Vierge fière que drape une tunique en genêts d'or, en sapins gémissants, nimbée d'après-midi aux tièdes caresses d'un soleil sobre ; ceinturée de ses falaises nacreuses où les cavalcades cabrées des flots s'encolèrent de brandir en vain et en vain des étendards d'algues, légendaire enfin et nostalgique aux bons poètes, elle est Thulé des Brumes.

« Parsifal y adore le Saint-Craal ; James le Mélancolique prend à témoin de sa rancœur les arbres de la forêt des Ardennes, et moque le cor d'Obéron implorant Titania fuyeuse; Ligéïa enseigne la métaphysique à l'étudiant Nathanaël ; accoudée à un balustre que du lierre enguirlande, Mélusine effeuille des camélias dont Astolphe descendu de son hippogriffe, recueille dévotement les pétales; Sylvie avec Aurélia s'asseyent à la table-ronde pour mieux ouïr un oracle de l'enchanteur Merlin ; et Pierrot ingénu médite une pagode cosmique où logerait la Lune. Même l'Oiseau couleur du temps flûte des choses très fines dans les branches ; Caliban s'il ne ronfle et rêve d'outres pleines, fait danser Atta-Trott ; et Peter Schlemihl a retrouvé son ombre.

« Ah ! tu le sais comme moi, c'est bien là notre Ile. Tu te rappelles : tant de rêveries perdues sous les colonnades sifflantes des sapins aux senteurs robustes, tant d'errances en l'or onduleux des genêts ! Le soleil faible baisait sans l'offenser la soie ambrée de ton épiderme ; et tes yeux, divins jardins changeants, défiaient les vagues pareilles de la mer lamentable, et puis grandissaient et signifiaient cet Océan, mon Esprit où s'engloutissent tes orgueils. Tu étais la reine, j'étais le roi : afin de me plaire, tu chantais le poème de la *Feuille du Saule,* ou le lai de

la *Belle qui cassa son miroir* ; et par le dédale virident des sentes, nous allions, en une gloire estivale épanouie sur les âges, ô Reine, ô Roi que saluaient les cantilènes susurrées à peine des génies d'après-midi, dans cette île heureuse, notre royaume : Thulé des Brumes... »

Et le voyage se continue, diverguant à travers les âges, les pays, et les légendes ; sur sa route, le poête, tantôt pauvre, tantôt prince, tantôt seul, tantôt avec ses pèlerins, rencontre des figures de connaissance : sur le bleu du ciel, dans l'enchevêtrement des nuages, il voit des Immortels : l'Olympe et le Runoïa, auxquels succède Lui, l'Etre des Elohims, puis la face douloureuse du Jésus, et le front solaire du Çakya-Muni. A travers les grands bois lumineux, dans les sentes où fleurissent l'aubépine et le romarin, le merle blanc siffle en cherchant le népenthès, tandis que les rouges-gorges s'égosillent sur les buissons, et que l'oiseau bleu guide les voyageurs indécis. Ils aperçoivent, sous les futaies, galoper Siegfried au casque d'argent, à l'épée lumineuse, tandis que, sur ses traces, bruit dans l'air la chanson de l'oiseau, si légère et si douce ; le nain Tidogolain chante son mal d'amour dans la venelle ; et, au cor du roi Astolphe répond l'écho des montagnes, lointains où retentissent les marteaux des Kobolds roux frappant sur des enclumes de verre, sous la conduite de Tubalcain. Ils sont enfin sur la lisière, nos pèlerins ; le sable crie sous leur pieds, et leurs yeux extasiés regardent là-haut voler les charités lunaires dans le ciel d'améthyste ; seule, la voix de Siméon Stylite trouble le silence, et, au loin, la caravane des rois Mages glisse, hiératique, avec des ombres violettes.

. . . .

« Thulé des Brumes se balance sur les flots, pareille à la fleur du Lotus où méditent les Trois Dieux... Le silence plane sur Thulé des Brumes. »

Mais le rêveur s'est fatigué, la lassitude est venue, et l'essayiste a abandonné les dangereuses expériences ; et si ce n'était peu charitable, je le regretterais pour tous ceux que cette sagesse privera de quelques heures rêveusement passées.

SÉDIR.

Philippe Destal

(*Suite et fin.*)

Son ardeur à la vie, il le comprend alors, n'était qu'un dérivatif inconscient à une souffrance dont il n'avait pu pressentir la profondeur et la ténacité. Après cette transformation subite, la violence de ce sentiment qui venait, en quelque sorte, de faire irruption en lui, l'expérience ne pouvait être plus complète ; elle aboutissait au dégoût irrémissible de toutes ambitions, de tous succès, de tous plaisirs. « Il n'apercevait ni rêve à poursuivre, ni vanité à satisfaire, ni amitié à garder, ni amour à cultiver. Rien de tout cela ne l'attachait : Il eut peur devant l'in connu qui s'ouvrait devant lui. »

A la douceur que lui faisait éprouver son désir de retourner à Morillon se mêla un sentiment d'effroi semblable à la panique qui doit prendre l'âme aux approches de la folie. La nature impénétrable de ce sentiment lui causa de vives inquiétudes et, averti par un secret instinct de résister à l'obsession de son désir, il résolut d'abord de faire un long voyage à travers l'Espagne.

« Le compartiment dans lequel Philippe entra était occupé déjà par deux dames. Il prit place en face d'elles, et, sans avoir songé même à regarder les traits de ses voisines, s'absorba dans la lecture, dès le coup de sifflet du départ.

« ... Un nom fut soudain prononcé: Philippe. L'impression fut chez Destal si violente, que le livre faillit lui tomber des mains. La voix d'Adrienne ressuscitait à ses oreilles. C'était l'intonation exacte, et instantanément il se rappela dans quelles circonstances elle avait articulé, de ce même accent, ces mêmes syllabes, un soir d'octobre, dans le bois de Morillon, tandis qu'ils étaient assis sur le bord du vivier. Il écoutait, ravi, n'osant regarder celle qui parlait, car il craignait de voir se dissiper, radieusement peut-être, son illusion. Enfin, il releva la tête. La vision qu'il eut n'effaça pas la sensation que la voix venait de lui donner. Adrienne elle-même était là devant lui. La conformité de la taille, la reproduction des traits, des gestes, des attitudes, la faisaient revivre, tout entière, dans cette inconnue. Ce n'était pas la ressemblance, c'était l'identité. »

Philippe lie conversation avec les voyageuses. La mère, Mme de Saint-Géry l'invite à venir les voir ; ses visites deviennent bientôt journalières, et, dès ses premiers mots à la comtesse en sollicitant son consentement au mariage de sa fille, elle s'émut et fondit en larmes, « à cause, affirma-t-elle, de ce grand bonheur dont la chère enfant lui avait confié le secret. »

*
* *

A Morillon, Laure se sentit le cœur glacé. Elle aimait avant tout la vie, la fortune qui donne le luxe, les plaisirs, et l'instant lui sembla favorable pour affirmer sa personnalité. « Ses premières tentatives d'indépendance consistèrent en quelques légères modifications à la simplicité habituelle de sa mise, en un

changement plus accentué dans ses manières générales et dans le ton de sa conversation. » Il y eut, sur les traits de Philippe, une contraction violente, le mouvement réprimé de la colère que provoque la découverte d'une trahison.

Tout se désenchanta autour de lui. Ce n'était plus Adrienne, c'était une intruse dont la physionomie désormais inconnue, dénaturait le souvenir des traits aimés.

L'idée vint à la jeune femme que son mari était fou et d'esprit très net, elle étudia aussitôt les moyens pratiques d'esquiver le péril et de sauvegarder des intérêts si chèrement acquis. Quelle conduite tenir: calmer le malade à force de douceur obéissante, ou le surexciter au contraire par de perpétuels froissements? Sa décision fut vite prise. « Dorénavant, au lieu de flatter la folie de Philippe, elle s'appliquerait, en contrariant sans trêve l'obsession qui en était cause, à la développer, à déterminer des actes de démence capables de motiver contre son mari des mesures légales, grâce auxquelles elle acquerrait cette fois toute son indépendance, obtiendrait même l'administration de la fortune et des biens. »

Dès le lendemain, son attitude à l'égard de Philippe changea. « Elle accusa l'excentricité de ses toilettes, afficha dans toute sa tenue une indépendance provocante et déploya un génie véritable à défigurer l'illusion de son mari.

Philippe avait attaché, par des liens d'une telle force, le souvenir d'Adrienne à la présence de Laure, qu'il n'eût pu supporter avec celle-ci la séparation,

même d'un seul jour. Il se fit timide, empressé, caressant.

Les exigences ne s'en multiplièrent pas moins. L'intérieur du château changea d'aspect ; des décorateurs parisiens ornementèrent les salles, la livrée s'augmenta d'un maître d'hôtel, d'un chef et de ses aides, d'un valet de pied, d'un portier, d'un cocher et de palefreniers. La lingerie fut confiée à une vieille dame noble. Ensuite Laure se prit d'une passion de musique et passa ses après-midi au piano à chanter des couplets d'opérette et des airs de cafés-concerts. Puis, comme Philippe, réfugié d'abord dans cette chambre habitée par le souvenir d'Adrienne, se précipitait au dehors, lorsque le bruit des refrains filtrait jusque là, elle le poursuivit dans la campagne. Enfin, le jour où elle le sentit au point de surexcitation voulu, elle provoqua, devant les domestiques, l'éclat de folie qui devait réaliser son rêve cupide.

Fernand Lemas, le frère d'Adrienne, écrit à Philippe sur ces entrefaites et lui annonce sa prochaine arrivée à Morillon. Laure attend le voyageur à la gare, lui raconte que la raison de son ami s'est égarée parce qu'il n'a jamais pu oublier sa première femme, et lui fait promettre de la défendre contre les fureurs d'un inconscient.

Après une courte entrevue avec Philippe, Fernand ne douta plus. La cloche sonna, dans la cour, l'heure du repas. Dès leur entrée dans la salle à manger, Lemas et Mme Destal échangèrent un bref regard, mais en ce coup d'œil ils se disaient tout, ils signaient, en quelque sorte, l'un et l'autre, le contrat muet de leur complicité.» . ...

*
* *

Jamais depuis lors, Philipe ne se départit de ce silence qui exprimait le détachement volontaire et absolu de les choses de la vie.

Aussitôt après le déjeûner, un coupé l'attendait dans la cour, son plus vieux serviteur déposait sur le siège les bottes de fleurs et de plantes qu'il venait de cueillir et, lorsqu'il avait pris place aux côtés de son maître, la voiture les emportait tous deux vers Saint-Henri. Destal se rendait chaque après-midi au petit cimetière du village, entrait dans la chapelle élevée sur le caveau où reposait Adrienne, faisait disposer les fleurs, et, congédiant son domestique, restait là, jusqu'au soir, assis, le front dans les mains. Il vivait dans la permanente contemplation de celle qui n'existait plus pour ses sens.

« L'image avait, en quelque sorte, mordu les parois de sa conscience. Elle y adhérait comme une eau-forte en ses linéaments les plus imperceptibles. Mais ce n'était là qu'une effigie. La parole résistait à ses plus pressantes sollicitations et ses perquisitions dans la vie du passé, aussi attentives qu'elles fussent, ne réussissaient à la lui faire retrouver retrouver exactement. Quelquefois, il croyait saisir un son. Ce n'était qu'un éclat de voix, pas même une syllabe, tout au plus un soupir.

« Dès lors, tous ses sens se sacrifièrent au guet de son oreille. Il analysait les bruits sans prendre part aux conversations de Fernand et de Laure ; il triait dans leur dialogue des inflexions, des exclamations qui, par moments, frappaient, ainsi que du doigt, une

seconde sur un timbre d'illusion. Il vivait aux écoutes de cette voix et traquait cette chimère fuyante dont il voulait faire l'interlocutrice de ses souvenirs. »

Cette incessante tension de l'idée provoqua chez lui les perturbations les plus graves. La vie remonta violemment du cœur au cerveau. Les nuits ne furent plus que de douloureuses insomnies.

*
* *

On était aux derniers jours d'août. Une nuit un sursaut dressa Philippe. Le sang engorgeait ses veines, battait à ses tempes, soulevait son cœur. Suffoquant, il sortit et s'engagea dans le couloir éclairé, allant à l'aventure. Au moment où il passait devant la chambre de Mme Destal, une commotion subite le fit chanceler et s'appuyer au mur. Deux voix alternaient, celle de Laure et celle de Fernand.

« A quoi bon la vengeance? Que vengerait-il? Il n'aimait pas sa femme. Il l'avait ainsi défiée de l'affection conjugale, et *le point d'honneur*, étant une convention sociale, n'existait plus pour lui.

Destal allait regagner sa chambre, lorsqu'un grand cri d'amour éclata soudain.

« Il répondit à ce cri par un immense tressaillement de joie. Il venait de le reconnaître, de le retrouver enfin! C'était le cri d'Adrienne, ce cri de l'ivresse inexprimable, du débordement de la plénitude, presque de la souffrance! Philippe l'écoutait encore que le profond silence du château lui succédait.

« Cette fois Adrienne lui était bien restituée. Le passé devenait le présent. Le rêve éblouissait ses yeux.

Toute l'enchanteresse simplicité de leur bonheur renaissait. »

Chaque soir, chaque nuit, à la même place, maintenant, il espérait une semblable hallucination.

Le lendemain, lorsque de sa fenêtre, devant laquelle il avait repris sa place après le dîner, il vit la lumière s'éteindre aux carreaux des mansardes, une agitation soudaine s'empara de ses nerfs. A pas de loup, il s'engagea dans le couloir, comme la veille, s'arrêtant pour écouter, tressaillant au plus léger craquement des meubles, suivant l'élan d'une irrésistible impulsion. Il reconnut qu'en se dissimulant, à la première alarme, derrière un large bahut de chêne posé dans la galerie, il pouvait esquiver toute surprise. Cette constation le rassura.

Bientôt les paroles des deux amants s'accentuèrent, compréhensibles.

On parlait de lui, de sa mort inévitable, des ennuis d'un deuil qui n'en finirait pas.

— Toute une année de noir! dit Laure.

— Sur laquelle dix bons mois de séparation, ajouta Fernand.

— Comment!... Pourquoi nous séparer?

— Parce que la loi l'exige. Vous ne voulez pas, je pense, débuter par une contravention?

« Philippe étouffait, son sang venait de refluer à son cœur, et s'élançait, bouillonnant et grondant, au cerveau. Il se leva pour fuir, à peine se fut-il dresssé que ses yeux s'obscurcirent, ses jambes fléchirent, et il tomba dans le vertige qui l'aveuglait. Au bruit que fit sa chute, le silence se rétablit dans la chambre. Il

y eut un glissement de pas étouffés, puis Fernand entr'ouvrit la porte et parcourut du regard la galerie.

« Il alla droit à la place où Philippe, qu'il n'avait pas reconnu, gisait, étendu, la face collée au tapis qui matelassait le parquet. Il ne put retenir son exclamation.

« – Philippe ! »

« Laure sortit de sa chambre, à demi vêtue.

« — Que dites-vous !... Qu'y a-t-il ? Oh !... Philippe ! »

Fernand prit Destal dans ses bras et l'emporta, courant sans bruit sur les tapis du couloir. Aux appels vigoureusement répétés de la sonnerie d'alarme, les domestiques accoururent. Une voiture partit chercher le médecin qui arriva bientôt.

« Philippe luttait contre les spasmes de la fin. D'un effort suprême, le mourant réussit à se soulever. Il fixait Fernand et Laure.

« — Il veut vous parler à tous deux, dit le docteur.

« — Ils se penchèrent vers Philippe. Sa gorge se tuméfiait ; sa bouche se contractait. Enfin elle s'ouvrit toute grande... et ils entendirent ce mot distinctement prononcé :

« — Merci ! »

Ce fut en même temps le dernier soupir.

George Montière.

Une erreur d'imprimerie dans l'article sur Philippe Destal, de notre collaborateur George Montière, l'a rendu presque incompréhensible. Le paragraphe du début a été transposé en effet et placé à la fin ; de sorte que Philippe épouse Adrienne cinq ans après la mort de celle-ci.

GROUPE INDÉPENDANT D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

QUARTIER GÉNÉRAL (Paris).

Les séances publiques et les séances d'études continuent régulièrement au quartier général. Signalons tout particulièrement l'affluence d'auditeurs à nos deux dernières réunions générales du Vendredi où MM. Paul de Régla, Jules Lermina, Papus ont fait des conférences sur divers sujets. On remarquait au bureau M. le colonel de Rochas dans la première réunion et la seconde était présidée par M. le Dr Baraduc.

Dans les groupes fermés, les expériences de Magie pratique continuent et font espérer de féconds résultats.

GROUPE DÉTUDES SPIRITES (Groupe 4)

Séance du 20 avril 1892.

La séance est ouverte à 9 heures par la prière d'usage — neuf personnes présentes, dont trois médiums. — L'assistance est placée en cercle, *sans faire la chaîne.* Le guéridon, devant servir aux expériences, est placé entre deux médiums. Au milieu de la salle des séances, une table, de 1m30 de diamètre, au milieu de laquelle se trouve un porte-bouquet contenant des tulipes et des marguerites. Du papier, des crayons, des grelots, des sonnettes, etc., sont placés sur cette table dont les assistants les plus voisins sont éloignés de plus d'un mètre. Détail à retenir, les angles de la salle se trouvent à plus de 3 mètres du centre de la table occupé par le porte-bouquet.

Le lourd guéridon, carré, à quatre pieds, est mis en contact avec les médiums ; au bout de quelques instants il se soulève et frappe violemment le sol, mais il est

impossible d'obtenir, catégoriquement le nom de l'intelligence qui se manifeste. Un assistant propose alors d'avoir recours à l'écriture mécanique.

Dans une communication ainsi obtenue, l'Invisible demande l'obscurité.

Nous nous mettons dans l'obscurité ; un temps assez long s'écoule sans qu'aucune manifestation se produise, et nous commençons à désespérer du résultat de la séance, lorsque le guéridon dicte : « Il y a, ici, un incrédule. » — En êtes-vous gêné ? demande un assistant.

Réponse négative.

Presque en même temps, un grelot est jeté sur un médium non en contact avec le guéridon.

Nous entendons ensuite un bruit semblable à celui que ferait une main cherchant à tourner le bouton de la porte. Quelqu'un allume une allumette et nous constatons que ce bouton est immobile, et la porte solidement fermée.

L'obscurité faite de nouveau, M. F... demande à l'Invisible s'il peut ouvrir.

Réponse affirmative (donnée par la table carrée).

Faites !... dit M. F.

La table carrée sur laquelle les médiums (deux dames) ont apposé les mains se dirige vers la porte qu'elle va frapper, puis elle entraîne les médiums dans une direction opposée et s'arrête tout à coup.

Après quelques secondes de calme complet, on entend tourner brusquement le bouton de la porte, celle-ci s'ouvre violemment, et, ne pouvant rencontrer aucun obstacle, frappe le mur avec force.

On fait de la lumière aussi vivement que possible. Les médiums sont très émus, l'un d'eux déclare avoir ressenti un choc à l'épigastre au moment où la porte s'est ouverte. Les assistants paraissent stupéfaits — La porte reste grande ouverte.

Nous prenons quelques instants de repos, en lumière.

Nous nous remettons dans l'obscurité une troisième fois. La table carrée (10 kilogr.) en contact avec deux médiums quitte le sol plusieurs fois et s'élève à une hauteur de 60 centimètres environ. Divers objets sont projetés sur les assistants.

M. F..., assis dans un angle de la salle, reçoit deux tulipes prises dans le porte-bouquet placé au milieu de la grande table. Il demande le nom de l'invisible auteur de cette gracieuseté, pensant obtenir le nom d'un esprit familier.

Le guéridon, en contact avec les médiums, frappe le prénom et le nom d'un frère (mort) d'un assistant admis pour la première fois ; puis : « remerciements. »

La séance est levée à 11 heures et demie.

A. FRANCOIS.

BRANCHES. — Signalons l'activité de nos amis de Montpellier et de Lyon qui organisent activement les branches nouvellement fondées.

A *Tours*, une branche régulière est en formation. A *Nice*, un poste de correspondant régulier vient d'être établi. A *Rouen*, une nouvelle branche (la seconde) vient d'être fondée, et une loge martiniste est en formation. Nous en reparlerons sous peu. A *Valence* (Rhône), un poste de correspondant a été établi.

A L'ÉTRANGER. — Une branche régulière est constituée à *Corfou* (Grèce), une autre est en formation *au Caire* (Egypte).

Signalons à ce propos un important travail de la branche d'Alexandrie, une étude sur le magnétisme et l'Hypnotisme publiée par une revue locale. A *Anvers* (Belgique), un poste spécial de correspondant vient d'être établi à côté de la branche locale, déjà en si bonne voie.

En résumé, on voit que nous n'avons pas perdu notre temps pendant le dernier mois. *Le Groupe indépendant d'études ésotériques* est la seule société spiritualiste de France qui possède une centralisation de branches et de correspondants aussi solidement constituée.

COMMUNICATION AUX BRANCHES

EXPÉRIENCES PRATIQUES

Le Comité de direction du Groupe a décidé de faire

appel aux branches pour vérifier certaines expériences en voie d'exécution au Quartier Général.

Voici comment on procèdera :

Chaque expérience ou série d'expériences proposée sera tout d'abord essayée dans un des Groupes d'études pratiques au Quartier Général. Si les premiers résultats sont reconnus favorables, un appel sera fait aux concours des Branches du Groupe.

Dans ces derniers temps, l'étude de *la Psychométrie* a été poursuivie dans un Groupe d'études pratiques avec plein succès ; aussi faisons-nous appel à tous nos chefs de Groupes de province et de l'étranger pour étendre notre champ d'études.

Les expériences sur la psychométrie ne nécessitent l'emploi ni de sujet somnambulique, ni de médium. Il faut simplement un « sensitif », qui peut parfaitement ne pas être hypnotisable.

Pour découvrir un « sensitif », plusieurs procédés peuvent être employés.

1° *Procédé de Reichembach.* — Placer plusieurs personnes dans une chambre plongée dans l'obscurité. Dans cette chambre on aura disposé des fleurs, des petits aimants, si possible, ou des pièces métalliques. Au bout d'une demi-heure, certains des assistants commencent à voir des lueurs sortir des objets ou de leurs doigts. — Ces assistants sont sensitifs.

2° *Procédé Moutin.* — M. Moutin donne, dans son ouvrage *le Nouvel Hypnotisme*, un procédé très rapide pour reconnaître les sensitifs par l'imposition des mains sur l'omoplate.

3° *Procédé psychométrique.* — Se placer dans l'obscurité complète. — Poser alors sur son front soit des lettres de personnes connues (mais choisir ces lettres au hasard), soit des minerais, soit des objets anciens (bibelots d'art, statuettes égyptiennes, etc., etc.), et noter les impressions ressenties.

Il y a une foule d'autres procédés : suggestion, hypnoscope, etc., etc., pour reconnaître les « sensitifs », et sur dix personnes, on trouve en général deux sensitifs.

Une fois le sensitif trouvé, les expériences se feront

dans l'obscurité et seront conduites librement par le chef de Groupe. Les expériences porteront :

1° Sur l'impression produite par des lettres de personnes connues ou inconnues du sensitif;

2° Sur l'impression produite par des objets se rattachant à l'antiquité;

3° Sur l'impression produite par les métaux et les minerais.

Les résultats de ces expériences devront être envoyés au Quartier Général qui les collationnera.

Les chefs de Groupe désireux de plus grands détails peuvent s'en référer à l'*Initiation* (n° 6, mars 1892), ou demander des renseignements complémentaires.

De toutes façons nous sommes désireux d'étendre le champ des expériences habituelles faites à l'aide de la force psychique.

Les phénomènes de magnétisme, les faits dits spirites sont aujourd'hui bien connus et sont indéniables en tant que *faits* : la théorie de ces faits reste seule à déterminer scientifiquement. L'emploi d'êtres humains comme piles génératrices, les forces produites sous cette influence et encore si peu connues, les dangers de fraude, les théories enfantines ou mystiques mises en avant pour expliquer l'action de ces forces, tout cela demande une étude impartiale et faite sur une grande échelle.

La centralisation réalisée à l'heure actuelle par le *Groupe indépendant d'Etudes ésotériques*, qui a pu grouper autour du Quartier Général près de cent branches et correspondants, permet d'espérer une fructueuse étude de ces questions difficiles. Voilà pourquoi nous faisons appel à toutes les branches pour expérimenter la *Psychométrie.* Une fois les premiers résultats obtenus, nous aborderons d'autres expériences.

Pour le Comité de Direction,

PAPUS.

GUÉRISON PAR L'HYPNOTISME

A la suite d'un interview de l'*Eclair*, plusieurs journaux ont parlé du fait suivant :

« Le 1er février dernier, Mlle Eugénie B..., âgée de vingt ans, entrait à l'hôpital de la Charité pour crises et accidents nerveux variés. Elle offrait cette particularité qu'une énorme tache vineuse, s'étendant de l'oreille gauche à la clavicule, embrassant tout un côté du cou et la moitié de la joue gauche, déshonorait sa beauté.

« Le lobule et toute l'oreille étaient également atteints. La tache était d'un rouge violacé.

« Le jour de l'entrée de la malade, le Dr Luys, et son chef de laboratoire, le Dr Gérard Encausse, eurent l'idée — sans trop d'avance s'illusionner — d'employer la suggestion pour faire disparaître cette *envie*.

« La jeune fille fut endormie par les procédés ordinaires, et on lui suggéra, tout simplement, de ne plus avoir cette tache sur la figure et le cou.

« Je veux, lui disait le Dr Encausse, que la tache dispa-
« raisse et qu'elle aille de mieux en mieux. »

« Trois jours après la première suggestion, le « nœvus » toujours rouge violacé, laissait voir, au milieu du cou, un léger îlot blanc. En cet endroit, — un centimètre carré à peu près — la peau avait repris la coloration naturelle.

« Les expériences furent continuées. Chaque jour, on suggérait au sujet endormi de se débarrasser du « nœvus ».

« Le 28 février les dimensions de l'îlot blanc avaient considérablement augmenté. De plus, la peau de l'oreille était redevenue entièrement blanche.

« Depuis, l'étendue de la tache diminue de jour en jour. Elle semble se fondre, attaquée à la fois en son centre et sur ses bords. Les endroits où la peau reprend sa teinte naturelle s'étendent, très lentement, il est vrai, mais enfin leurs progrès sont sensibles et — point essentiel — ils *persistent*. Ajoutons que la couleur générale des parties encore atteintes par l'*envie* semble avoir pâli. Le rouge

violacé s'est atténué : le « nœvus » est devenu rose tendre.

« Des photographies prises de jour en jour attestent la réalité de ce commencement de guérison. »

Un Rêve Révélateur

(REVIEW OF REVIEWS)

Le Rév. Char. Denyer, baptist minister à Cradock et président, les dernières années de sa vie, de l'Union Baptiste en Afrique méridionale, mourut subitement, dans la rue, en allant faire ses devoirs religieux un samedi matin, le 23 mai 1891.

M. Denyer était élève du Rév. M. Guriers's College, en Angleterre, avait à peu près trente-quatre ans et était un des pasteurs les plus dévoués de la colonie.

Il laissa une veuve et quatre petits enfants. Je suis heureux de dire qu'une somme considérable fut apportée par l'assistance à sa famille. La ville que j'habite est à 3,000 lieues de Cradok. Dans mon église, je possède le frère de M. Denyer, un jeune homme de vingt-cinq ans.

Son nom est James Denyer, et il est employé dans une compagnie de mines de Beers. M. James Denyer est un homme d'une santé robuste et d'un caractère tout ce qu'il y a de plus droit et digne de foi.

James travailla toute la nuit, le jour que son frère mourut.

Premier rêve

Jeudi matin 21 mai, entre sept et neuf heures, il rêva qu'il était dans son salon où se trouvait son frère mort ;

il entendit des pas lourds d'un homme s'approchant de lui. Il sortit, pour aller dans le couloir, il vit des croque-morts étendant un corps qu'il reconnut pour être celui de son frère.

Second rêve

Vendredi matin 22 mai, il rêva la même chose en ajoutant qu'il alla dans le cabinet de travail de son frère qui se trouvait de l'autre côté du corridor et que là il le vit dans un cercueil.

Troisième rêve

Samedi matin, le jour où son frère bien-aimé était très entouré; il rêva qu'il y avait des milliers de personnes devant la maison de son frère; qu'il était le seul parent l'accompagnant; qu'on alla à l'église, où il y eut un service funèbre, et ensuite on alla au cimetière qu'il reconnut parfaitement dans son rêve. Le même jour, M. James devait revenir à ses devoirs, lorsque M. R. Archibald, qui était le mari d'une cousine germaine du pasteur en question, reçut une dépêche où on le pria d'annoncer le fait d'une mort soudaine du révérend Charles Denyer à 10 heures 30.

Lorsque M. Archibald reçut cette nouvelle, il était en train de faire un paiement aux ouvriers et ne pouvait à l'instant même interrompre cette occupation. Il envoya donc un de ses employés. Lorsque M. James vit l'employé de M. Archibald, il l'arrêta en route et lui dit ces mots : « Inutile de me dire pourquoi vous venez, je le sais trop bien. Mon frère est mort et vous venez l'annoncer. »

Le messager répondit: « Malheureusement, je suis désolé de vous dire que vous ne vous êtes point trompé : M. votre frère est mort subitement à cette heure.

M. James prit le train immédiatement, arriva à Cradoch dimanche matin à huit heures.

Il alla tout droit de la station ; il entra dans son cabi-

net et trouva exactement son rêve réalisé. La vision était absolument exacte. Mot à mot, tout fut exact. Ce rêve était fait avant la mort de son frère. »

Vous pouvez, mes lecteurs, vous convaincre, car le jeune homme habite Kimberlay et j'ai fait connaître son adresse à mes nombreux lecteurs, car je trouve que ces faits doivent être connus de ceux qui s'intéressent à la *Review of Reviews.*

M. Shea lui-même étant un chercheur et un profond observateur.

Maintenant, Monsieur, veuillez bien m'expliquer la signification de tout cela. Ce n'est certainement pas un estomac malade, ni un foie attaqué qui me fait faire des rêves de ce genre.

N'y a-t-il pas là-dessous une science qui était bien négligée?

N'y a-t-il pas des voix de l'autre côté qui veulent relever un voile pour nous faire comprendre des choses inconnues?

Croyez-moi votre dévoué et sincère.

James Hugues.

Baptist Minister, Kimberlay, South-Africa.

6 février 1892.

Nouvelles Diverses

UNE CONFÉRENCE DE M. CHARLES HENRY

M. Ch. Henry, maître de conférences à la Sorbonne, a fait, le mercredi 27 avril, au Théâtre d'application, une très intéressante conférence sur une *transformation de l'orchestre*. Après avoir retracé savamment le passé de

l'orchestre, il a posé le problème suivant : « N'est-il pas possible de réduire le nombre des instruments et de traduire dans une langue plus simple, quoique suffisante, les nuances infinies de l'orchestration ?

Il étudie l'orchestre réduit des Tziganes et expose la solution qu'un jeune compositeur de grand avenir, M. J.-Ed. Croegaert, a donné au problème avec son petit orchestre de sept exécutants : harpe, violoncelle, violon, alto, clarinette, contrebasse et tambour, en se servant du « glissando » de la harpe et en utilisant les notes « synonymes » de cet instrument. M. Ch. Henry présente à ce propos des accords nouveaux, utilisés par M. Croegaert, composés de six sons et de cinq intervalles de seconde, bannis à tort, d'après le conférencier de l'enseignement de l'harmonie. On parle, dit-il, de consonances et de dissonances, et jamais on n'a cherché à se demander, par des méthodes positives, si ces caractères subjectifs de plaisir et de peine sont réels. M. Ch. Henry arrive, par des méthodes expérimentales très délicates, à mesurer numériquement le plaisir et la peine ; d'après ses expériences et ses théories, la seconde ne serait pas une dissonance.

Le conférencier termine par ces mots qui ont été très applaudis : « La tentative de M. J.-Ed. Croegaert est un effort vers une technique musicale nouvelle qui mérite les plus sérieux encouragements. Je n'ai pas qualité pour prôner les vertus mondaines du petit orchestre. La Parisienne a l'esthétique dans le cœur. D'instinct, elle adopte toute chose d'art qui peut ajouter aux grâces de son accueil et servir d'encadrement à sa beauté. Le petit orchestre va d'ailleurs lui-même plaider sa cause, et il ne me reste qu'à vous prier de m'excuser d'avoir tant retardé votre plaisir. »

L'audition a été un vrai succès et le petit orchestre a vaillamment remporté gain de cause.

***

CONFÉRENCES DE M. JULES BOIS

M. Jules Bois a donné au théâtre d'art cinq Conférences Esotériques (faisant suite aux explications sur les *Mystères d'Eleusis* et les *Noces de Sathan*) dont voici les titres :

1° L'Occultisme et l'anarchie;
2° Où aboutira le Néo-Christianisme ;
3° La Rédemption par la Perversité ;
4° Les temps futurs et l'Antéchrist ;
5° La Poésie Ésotérique.

Toutes ces conférences ont eu un succès vraiment mérité par le talent de l'orateur.

Les Magnétiseurs et la Médecine

Mardi 3 mai a eu lieu une réunion de magnétiseurs décidée à la suite de l'article de Papus publié dans le *Voile d'Isis*. Presque immédiatement après la publication de cet article, les magnétiseurs ont décidé d'agir, et déjà deux modèles de pétitions circulent. L'une de ces pétitions est faite sous les auspices des « Indépendants Lyonnais », l'autre sous l'inspiration de la Société « la Mesmérienne ». — Devant ce résultat, Papus, après avoir félicité vivement les magnétiseurs, a déclaré que le mandat qu'il avait assumé était rempli et a déclaré sa mission terminée.

Ensuite, M. le Dr Gérard a communiqué à l'assemblée le texte d'une déclaration du Bureau du Congrès magnétique de 1889, déclaration qui est déposée à la Chambre. Ce texte a été unanimement approuvé par les membres présents.

Après une courte discussion, à laquelle ont pris part MM. Durville, Auffinger, Reybaud, le comte de Constantin, le Dr Gérard, M. Lorenza et Papus, il a été

décidé à l'unanimité que toutes les pétitions seraient centralisées entre les mains du Dr Gérard qui les remettra à la commission de la Chambre après avoir fait une dernière réunion des magnétiseurs.

REVUE DES REVUES

Occultisme :

Le *Voile d'Isis* développe sa partie bibliographique, par la plume de J. Marcus de Vèze, de George Montière, de T. Haven ; à noter un curieux article de Philophôtes sur l'Alchimie à l'Institut (20 avril 1892). L'*Etoile* et *Psyché* continuent avec succès leurs efforts de diffusion de l'Occulte ; de même que la *Renaissance symbolique*. Et, à propos de Franc-Maçonnerie, je signalerai un mémoire très érudit sur le *Rituel des RR.·. ††.·. et sur sa signification symbolique*, par le Fr.·. Gobelet d'Alviella. — La *Paix Universelle* donne le récit de ses efforts en faveur du massage magnétique et annonce la souscription ouverte en ce but.

Spiritisme :

On se souvient des torrents d'éloges décernés au Professeur Lombroso par la Presse spirite, lors de la publication d'une lettre du célèbre criminaliste constatant la réalité des phénomènes psychiques. Il est vrai que Lombroso, comme Crookes du reste, faisait toutes ses réserves au sujet de l'explication qu'on prétendait lui imposer.

Mais, depuis, les choses se sont gâtées, et le 7 février dernier paraissait un article explicatif du même Professeur Lombroso, qui, sans nier en rien les phénomènes produits, esquisse une théorie scientifique de ces faits.

Oser dire que le médium est un hystérique ou, tout au moins, un malade nerveux, que les faits produits par ce malade consistent, pour la plupart des matérialisations, dans l'objectivation des idées des assistants, et que, pourvu qu'un assistant parle une langue étrangère, le médium, simple miroir psychique, manifestera les mêmes effets, voilà de quoi attirer au professeur Lombroso les foudres du Spiritisme passé, présent et futur.

Mais, chose curieuse, les explications mises en avant par le professeur Lombroso nous ont tout l'air de sentir le fagot : Objectivation des images psychiques, origine des matérialisations ; mais il nous semble qu'en 1853, Eliphas Levi, résumant la Kabbale, soutenait justement la même idée, reprise et défendue par Stanislas de Guaita ces derniers temps, et dérivée en droite ligne de... l'Occultisme. Et ainsi pour le reste des *explications* du Professeur Lombroso.

Aussi écoutez la docte « *Revue spirite* » (1er mai 1892).

« Il suffit de parcourir ces pages de redites psychiâ-
« triques — nous possédons à Paris des psychiâtres qui
« ont devancé M. Lombroso — pour se convaincre de la
« transcendante inexpérience de l'auteur en spiritualisme
« expérimental. »

Et le reste est à l'avenant.

Allons, voilà encore du travail, pour M. Palazzi qui a découvert que la Kabbale avait été inventée au XIIIe siècle, et que ses livres fondamentaux sont écrits en latin. Vite une brochure pour démontrer que M. le professeur Lombroso a tort de protester contre ce fait que « le mé-
« dium qui croit écrire sous la dictée du Tasse et de
« l'Arioste des vers indignes d'un lycéen » ne récite que ses propres idées. M. Palazzi prouvera sans peine que l'Arioste a perdu le sens poétique après sa désincarnation, ou qu'il est devenu... *occultiste*, ce qui est l'abomination de la désolation.

Pour nous qui, dans l'*Initiation* (partie initiatique) soutenons la réalité de ces faits produits par la force psychique, mais contestons dans la plupart des cas des explications enfantines fournies à l'appui de ces faits, nous ne pouvons qu'applaudir à des travaux aussi sérieux que

ceux de M. le Professeur Lombroso et engageons nos savants français à suivre son exemple.

Et maintenant, ô Professeur Lombroso, tenez-vous bien, vous venez de fournir de l'excellente copie à la presse spirite et de couronner dignement votre réputation scientifique.

Dans le même et si intéressant numéro, parmi les nombreux projets formés au sein du Comité de Propagande, « il est donné lecture d'un interview d'un jeune docteur-occultiste par le journal l'*Eclair*. Les assertions du dit docteur ne sont pas nouvelles, et le Comité se contente d'en rire, ne croyant pas devoir perdre son temps à les relever. Même accueil est fait à un article tiré du *Bulletin n° 3 de la Presse française et étrangère, 3e année, février 1892*, article fantaisiste, dans lequel l'ancien secrétaire du Comité de propagande spirite se livre, sur le spiritisme et la presse spirite, à des appréciations aussi peu mesurées que peu sérieuses. » Etre jeune, être docteur et être occultiste, cela doit constituer le *nec plus ultra* de l'impertinence pour les rédacteurs de la vénérable *Revue spirite*.

MAGNÉTISME :

Je voudrais tout d'abord signaler la *Rivista quindicinale* (1) dans laquelle un occultiste fort érudit, le Dr Th. Sourbeck, publie des articles extrêmement sérieux, tels que la Graphologie, magnétisme et hypnotisme (décem. 1891 et janvier 1892), sur les rêves (mars 1892), etc. Le *Journal de magnétisme* (avril 1892), continue ses extraits sur l'œuvre de M. Durville, et résume une conférence de M. Rouxel sur la famille des Puységur. La *Chaîne magnétique* (mars et avril 1892) adresse de son côté un appel aux magnétiseurs réduits à l'inaction par la nouvelle loi sur l'hypnotisme, et reprend ses relations de cures non officielles.

---

(1) Revue bi-mensuelle, publiée à Alexandrie d'Egypte, typolithographie V. Penassar.

SOCIALISME :

Le *Devoir* donne la suite de ses études pratiques d'économie sociale. La *Paix universelle* (15 avril) fait un appel à ses lecteurs en faveur de Tolstoï et des affaires de Russie ; à lire un article de Fabre des Essarts sur Auguste Comte.

LITTÉRATURE :

Une nouvelle revue mensuelle, l'*Idée libre,* vient de paraitre avec MM. Ed. Schuré, Jules Bois, Maurice Pottecher, Gabriel Mourez ; souhaitons à ces artistes convaincus tout le succès qu'ils méritent. A lire dans les *Entretiens politiques et littéraires* deux articles de R. de Gourmont et de F. Vielé-Griffin. Le numéro d'Avril de la *Plume* est consacré, sous la direction du Dr J. M. E. Baret à la chanson populaire au Japon. Dans la *Chimère*, des articles de P. Redonnel, L. Durocher et P. de Labaume sur le *Panthée* de Peladan. A lire aussi d'intéressantes tentatives, faites par *l'Art social* et les *Annales Gauloises.*

DIVERS :

La *Revue philosophique* termine la publication du problème de la vie de Ch. Dunan, à noter la partie bibliographique qui est à citer comme modèle de critique sérieuse et impartiale ; j'y trouve enfin une lettre de Papus rectifiant quelques opinions émises par M. P. Janet à notre égard dans son article sur le spiritisme contemporain (avril), entre autres sur la tendance que laisse percer M. Janet à affubler Papus des titres de « mage » ou de sâr. Le *Bulletin de la Presse* (avril 92) publie le deuxième article de Papus sur la presse néo-spiritualiste étrangère.

Lire dans le *Journal des Savants* (mars 1892), les traductions latines des ouvrages alchimiques par M. Berthelot ; dans le *Cosmos* (mars) la thérapeuthique malgache par P. Camboné, et le fascicule entier des *Internationales Archiv für Ethnographie* (Leide).

Enfin je terminerai en constatant que M. F.-A. Helie ne daigne pas faire à l'*Initiation* l'honneur de la nommer dans ses comptes rendus pourtant assez complets de la *Revue de la Science nouvelle*.

SÉDIR.

LIVRES REÇUS

Les Altérations de la Personnalité, par A. BINET, directeur adjoint du laboratoire de psychologie physiologique de la Sorbonne.

Sous ce titre, la *Bibliothèque scientifique internationale*, dirigée par M. Em. Alglave, publie un ouvrage d'un des représentants les plus distingués de la nouvelle école philosophique, ouvrage qui ne peut manquer de piquer la curiosité du public par les faits étonnants qu'il révèle et dont il donne l'explication scientifique. M. Binet montre que le fameux *moi* indivisible de la vieille philosophie peut se dédoubler en plusieurs personnalités coexistantes ou successives parfaitement distinctes, en un mot qu'un même homme peut être à la fois plusieurs personnes. Ces faits extraordinaires, constatés scientiquement, conduisent M. Binet à expliquer d'une manière naturelle des faits réputés miracles ou impostures, comme les phénomènes du spiritisme. (1 vol. in-8, cartonné à l'anglaise, avec figures. Librairie Félix Alcan. Prix : 6 fr.)

Nous ferons sans doute un compte rendu spécial de cet ouvrage.

Chez COTTA, CARL DU PREL, *das Kreuz am Fermer*, roman hypnotico-spiritualiste. 2 vol. in-18 de 550 pages avec notes. (Compte rendu prochainement par *P. Sédir*.)

HENRI BOSSANNE, *Mademoiselle Rondecuir*. 1 vol. in-18, 2 fr. 50. (Labbé, éditeur.)

Nouvelle Révélation. La Vie (1), par Ch. Fauvéty. Le livre que M. Charles Fauvety vient de faire paraître sous le titre de *Nouvelle Révélation, la Vie* est une œuvre philosophique profonde, d'une grande portée, dont l'importance, sera appréciée non seulement par l'élite des penseurs, mais aussi par le grand public intelligent, pour qui les idées ne sont pas devenues lettre morte.

L'œuvre contient les éléments d'une véritable révolution dans la science et dans la philosophie. L'auteur nous fait connaître la Vie et nous la montre partout dans l'Univers vivant qui s'identifie avec Dieu et n'est dans sa partie matérielle que l'objectivation de la pensée divine. Tout être se compose d'un moi, d'un non-moi et des rapports qni unissent les deux termes. Tous les êtres ne vivent que par leurs rapports ; il n'en est pas autrement de l'Être parfait qui contient tous les êtres. Le rapport entre le moi et le non-moi de Dieu est la Loi. La notion de Dieu, dégagée ainsi de tout le vieil anthropomorphisme, se trouve transportée du plan contingent dans le domaine de l'absolu, qui est celui de la raison pure.

En conséquence logique de sa conception générale, M. Ch. Fauvety attribue à l'espèce l'immortalité psychique, qui devient ainsi la propriété de chacun des membres du genre humain considéré en son entier comme un seul et même être.

Un chapitre des plus originaux est consacré à la réfutation de l'attraction newtonienne, hypotèse inutile lorsqu'on a démontré que l'Univers est vivant et, à ce titre, se meut d'un mouvement spontané qui lui est propre, et qui est tantôt centrifuge, tantôt centripète.

---

(1) 1 vol. in-16, 3 fr. 50, en vente à la Librairie du Merveilleux.

Le Gérant : Encausse.

IMP. E. ARRAULT ET Cie, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE, TOURS.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION

14, rue de Strasbourg, 14

PARIS

DIRECTEUR : PAPUS

DIRECTEUR-ADJOINT : Lucien MAUCHEL

Rédacteur en chef :

George MONTIÈRE

Secrétaires de la Rédaction :

CH. BARLET. — J. LEJAY

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

G. CARRÉ

58, rue Saint-André-des-Arts

PARIS

FRANCE,	un an.	10 fr.
ÉTRANGER,	—	12 fr.

RÉDACTION : *14, rue de Strasbourg.* — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés *à la rédaction.* Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement, 58, rue Saint-André-des-Arts.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE.